

FICHE EXPLORATOIRE

FICHE FILM



© Sixteen Oak Limited-Why Not Productions

THE OLD OAK

Ken Loach

2023 - Royaume-Uni/France/Belgique -

1h53 - VOSTF

A partir de la 6^e

Interprétation : Dave Turner, Ebla Mari, Claire Rodgerson, Trevor Fox, Chris Mcglade

Scénario : Paul Laverty

Image : Robbie Ryan

Montage : Jonathan Morris

Musique : George Fenton

Production : Sixteen Films

Distribution : Le Pacte

Synopsis

TJ Ballantyne est le propriétaire du "Old Oak", un pub situé dans une petite bourgade du nord de l'Angleterre. Il y sert quotidiennement les mêmes habitués désœuvrés pour qui l'endroit est devenu le dernier lieu où se retrouver. L'arrivée de réfugiés syriens va créer des tensions dans le village. TJ va cependant se lier d'amitié avec Yara, une jeune migrante passionnée par la photographie. Ensemble, ils vont tenter de redonner vie à la communauté locale en développant une cantine pour les plus démunis, quelles que soient leurs origines.

Ce nouveau film vient compléter la trilogie de *Moi, Daniel Blake* (2016) et *Sorry we missed you* (2019), trois films qui prennent place dans le nord-est de l'Angleterre dans lequel des personnages chaleureux et généreux évoluent, au sein d'une culture locale pétrie d'adversité, de combats et de solidarité.

AVANT LA PROJECTION	4
APRÈS LA PROJECTION	14
RESSOURCES DOCUMENTAIRE	26
LES LIENS AVEC LES PROGRAMMES	44
RESSOURCES EN LIGNE	46

Le réalisateur, Ken Loach et son scénariste, Paul Laverty :



Ken Loach



Paul Laverty

Ken Loach, né en 1936, est l'un des réalisateurs les plus importants et influents du cinéma britannique contemporain, bien qu'il soit sans doute plus reconnu et apprécié à l'international que dans son propre pays : en effet, son militantisme (très) à gauche de l'échiquier politique et ses prises de position publiques ont souvent déclenché la polémique au Royaume-Uni. Dans les années 1980 et 1990, il ouvre la voie au renouveau du cinéma britannique qui a notamment révélé Mike Leigh et Stephen Frears.

Issu lui-même d'un milieu ouvrier modeste qui a façonné son regard, cinéaste engagé, Ken Loach est connu pour son style réaliste et ses films socialement « conscients » qui dépeignent les difficultés de la classe ouvrière ou plus globalement, des personnes les plus démunies de la société.

Ses thèmes récurrents sont les inégalités sociales, le chômage, l'immigration - clandestine ou non- les politiques gouvernementales controversées et les luttes des travailleurs. Son approche naturaliste, utilisant souvent des acteurs non professionnels et un style proche du documentaire, donne à ses films un fort sentiment d'authenticité.

Loach a d'abord étudié le droit avant de se tourner vers la réalisation de docu-dramas pour la télévision, dans les années 1960. Parmi ses œuvres marquantes figurent, entre autres, *Kes* (1969), son premier succès, *Riff-Raff* (1991), *Raining stones* (1993), *Land and Freedom* (1995), et ses deux Palmes d'or à Cannes : *Le vent se lève* (2006) et *Moi, Daniel Blake* (2016). Avec 34 longs-métrages à son actif et de nombreuses récompenses internationales, dont sept prix à Cannes, Loach s'est imposé comme une figure incontournable du cinéma social européen.

Depuis 1995, la plupart des films ont été écrits en collaboration étroite avec Paul Laverty, son scénariste. Ken Loach lui-même a souligné l'importance de cette collaboration, déclarant que ses films "appartiennent certainement à Paul Laverty, le grand scénariste avec qui je fais équipe depuis des années".

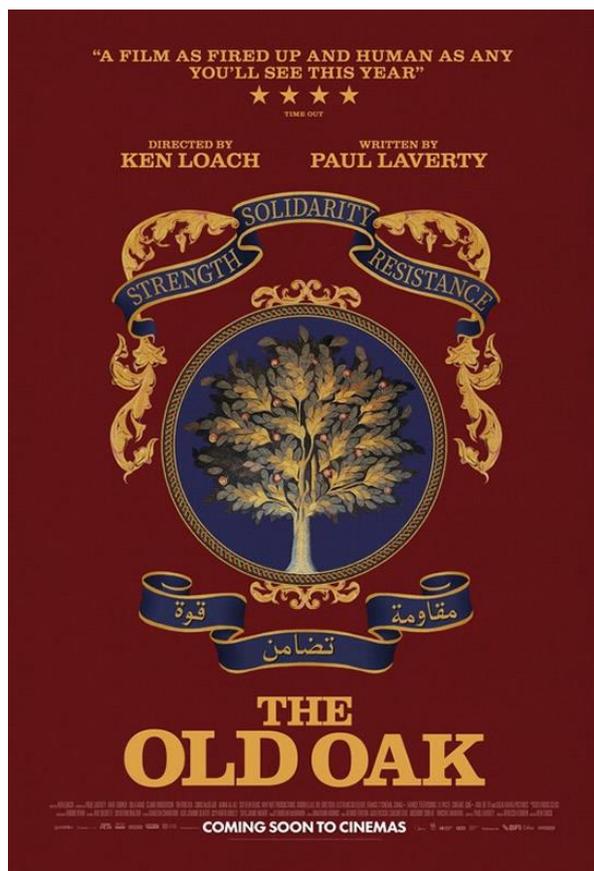
The Old Oak (2023) a été annoncé comme probablement le dernier film de sa carrière de réalisateur de fiction.

AVANT LA PROJECTION

1. Analyse d'affiches du film / croisement avec la bande-annonce :

La bande-annonce : sur le site du [festival Premiers Plans](#) :

L'analyse des affiches peut être croisée avec un travail sur la bande-annonce afin d'identifier les thématiques présentes dans le film et de poser les premiers jalons de la réception du film.



Un peu de culture anglaise + Lexique :



Le « **Durham Miners' Gala** » est un grand rassemblement annuel et festif ouvrier qui se tient le deuxième samedi de juillet à Durham, en Angleterre. Créé en 1871, il célèbre l'héritage minier de la région et le syndicalisme. L'événement comprend un défilé de bannières syndicales et de fanfares à travers la ville, suivi de discours et de festivités. Malgré la fermeture des mines, le Gala continue d'attirer plus de 100 000 personnes, devenant un symbole de solidarité communautaire et d'identité ouvrière.

LEXIQUE :

L'héraldique est l'étude des armoiries, qui sont des emblèmes distinctifs représentant une personne, une famille ou une institution.

- **Les armoiries** sont des emblèmes colorés qui identifient une personne ou une institution, souvent représentées sur un écu (bouclier) et soumises à des règles de composition.
- **Le blason** est la description d'un ensemble d'armoiries, utilisant un langage spécifique pour identifier les symboles et les couleurs qui les composent.
- **Une bannière** est un drapeau ou un étendard portant des armoiries, utilisé comme symbole pour représenter une communauté ou un groupe, notamment sur le champ de bataille.

Travail avec les élèves :

Répondez à ces questions en croisant l'analyse des affiches avec ce que la bande-annonce nous laisse déjà comprendre des thématiques soulevées par le film :

Questionnaire sur les affiches pour des élèves de 14-15 ans :

1. Observez attentivement les personnes sur la deuxième affiche. Que pouvez-vous dire sur la diversité du groupe et comment est-elle mise en avant ?
2. Décrivez en détail la bannière présente sur les deux affiches. Que nous apprend-elle sur la communauté représentée ?
3. Analysez les mots inscrits sur la bannière. Pourquoi pensez-vous qu'ils sont écrits en deux langues différentes et quelles valeurs prônent-ils ?
4. Réfléchissez à la signification du titre "The Old Oak" (« Le vieux chêne »). En vous appuyant sur une rapide recherche sur les significations symboliques de cet arbre, quelles idées ou symboles ce nom pourrait-il évoquer dans le contexte du film ?
5. En vous basant sur ces affiches, quels thèmes principaux pensez-vous que le film va aborder ? Justifiez votre réponse avec des éléments précis des affiches.

Bilan : Comment ces affiches parviennent-elles à communiquer un horizon d'espoir sur l'intégration, la solidarité et l'identité communautaire ?

Pour des étudiants ou des élèves de première / terminale :

1. Analysez la composition visuelle de la deuxième affiche. Comment met-elle en avant l'idée de diversité et d'unité ?
2. Analysez les mots inscrits sur la bannière. Pourquoi pensez-vous qu'ils sont écrits en deux langues différentes et quelles valeurs prônent-ils ?
3. En quoi le choix du bilinguisme sur la bannière est-il significatif ?
4. (Cf, info sur le défilé de Durham à transmettre – voir ci-dessus). Comment interpréter la référence de l'affiche à l'héritage ouvrier de la région ?
5. Réfléchissez à la signification du titre "The Old Oak" (« Le vieux chêne »). En vous appuyant sur une rapide recherche sur les significations symboliques de cet arbre, quelles idées ou symboles ce nom pourrait-il évoquer dans le contexte du film ? Quel rôle peut-il mettre en avant pour le pub du même nom ?

Question globale : En vous appuyant sur les éléments visuels et textuels des affiches, analysez comment elles préfigurent une réflexion sur la transformation sociale et l'intégration dans un contexte de précarité économique.

On peut partir d'une interrogation sur **la bannière** présente sur les deux affiches : étendard aux armoiries d'une communauté, elle synthétise l'identité et les valeurs de celle-ci à travers ses symboles visuels et ses choix lexicaux.

On peut donc s'intéresser d'abord à la description de cette bannière et la croiser avec la seconde affiche qui représente cette communauté qui l'arbore.

On peut alors dégager les axes et thèmes suivants, qui deviennent les horizons d'attente du film et posent les thématiques qu'il va développer (à adapter à l'âge et aux connaissances des élèves ou étudiants) :

- **Représentation de la diversité et de l'intégration dans une identité plurielle** : L'affiche 2, à travers un plan de demi-ensemble filmé à hauteur d'homme, montre un groupe de personnes diversifié sur le plan culturel. Elle met ainsi l'accent sur **l'identité plurielle, acceptée et revendiquée** avec fierté, de ces personnes qui défilent sous la même bannière : c'est ce que souligne le choix encore plus clair des **deux langues sur la bannière**, la devise étant vraisemblablement traduite en arabe.
1. **Héritage et adaptation : contexte social difficile et filiation avec le passé ouvrier de ce bastion minier** : Le décor urbain et les vêtements simples des personnages peuvent évoquer la **précarité économique**. Les armoiries de style médiéval sur la bannière évoquent **l'histoire de la ville**, tandis que l'ajout de l'arabe signale l'intégration récente d'une communauté arabophone. Enfin, pour le public anglais, au moins, auquel cette affiche est destinée, la référence à **un défilé historique connu** est également parlante puisqu'il s'agit du défilé des ouvriers et mineurs à Durham, dans le Nord-est de l'Angleterre. **La question de l'immigration est ainsi englobée dans une problématique sociale plus large** et ancienne et met l'accent sur l'angle donné au film : la question de l'acceptation et de l'intégration des immigrés ici est

corrélée à celle de **recomposition d'un tissu social en perte de repères** suite au démantèlement économique de cette région du nord de l'Angleterre. C'est donc dans ce cadre précis que les Syriens devront se faire une place et inversement les Anglais leur permettre de se la faire.

- **Message d'unité, de solidarité et d'espoir** : La bannière avec les mots "*force, solidarité, résistance*" en anglais et en arabe souligne l'importance de **l'entraide et de la solidarité face aux défis sociaux**. La devise de la bannière "*Ce n'est pas d'où tu viens, mais ce que tu apportes*" enfin est centrale également : elle transmet un **message d'inclusion**, d'espoir et de transformation, suggérant d'évaluer les individus à l'aune de ce qu'ils font pour les autres plutôt que par ce qu'ils sont / seraient par le hasard de leurs origines, autrement dit, de les juger à l'aune de l'importance de leur contribution individuelle à la communauté. Cette devise est significative de l'intention de Loach d'insuffler une note d'espoir dans son dernier opus, malgré des thèmes sombres.
- **Symbolisme du vieux chêne, et du pub "The Old Oak"** : arbre imposant aux racines profondes, vénéré comme un arbre sacré dans la culture celte (les druides – le gui etc), le chêne est un **emblème de sagesse, de longévité, de force et même de justice** : l'intégration heureuse de la communauté syrienne, au cœur du propos du film, est ainsi mise sous ce patronage. Par ailleurs, on saura très vite (dès la bande annonce, dès l'affiche dans certains pays, ou dès le début du film) que « the Old Oak » fait référence au **pub, espace de socialisation central dans la culture anglaise** et qui, de fait, joue un rôle central dans l'histoire. Le pub représentera en effet un point de rencontre ou d'évitement des communautés, un espace potentiel de conflit ou de réconciliation entre les différentes communautés.

Le film semble ainsi annoncer une histoire de transformation sociale, où une communauté apprend à

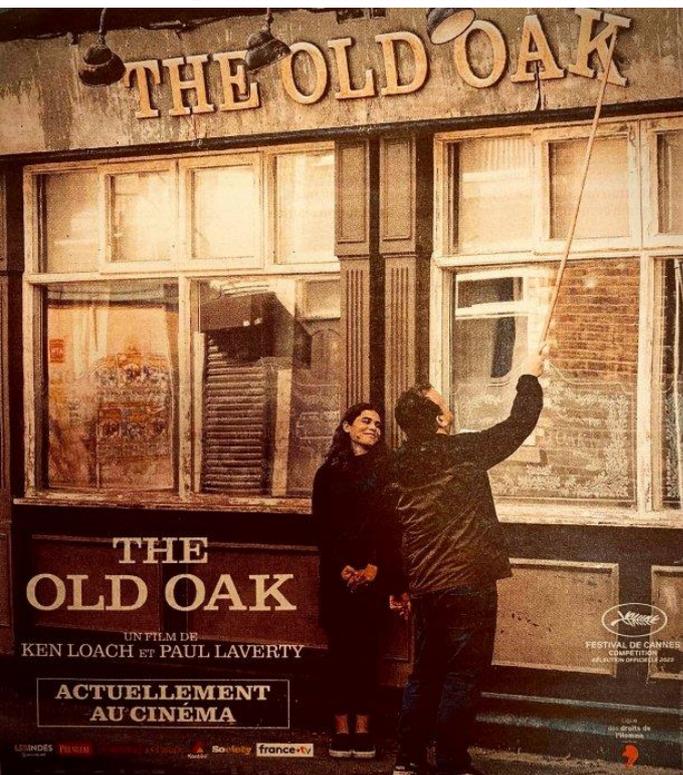
s'unir face à l'adversité, en intégrant de nouveaux membres et en s'appuyant sur ses valeurs historiques de solidarité et de résistance.

L'affiche française, on pourra le remarquer, met l'accent sur d'autres aspects du film : et pour cause, la manifestation de Durham ne parlerait guère à un public français.

- La relation humaine centrale dans l'intrigue, entre TJ et Yara, est mise au centre de l'affiche.

- L'état de **délabrement du pub, symbole du délitement de la ville**, est particulièrement souligné : ... cependant le **personnage de TJ répare**, agissant ainsi symboliquement à réparer ce lieu de sociabilité qui va fédérer les deux communautés.

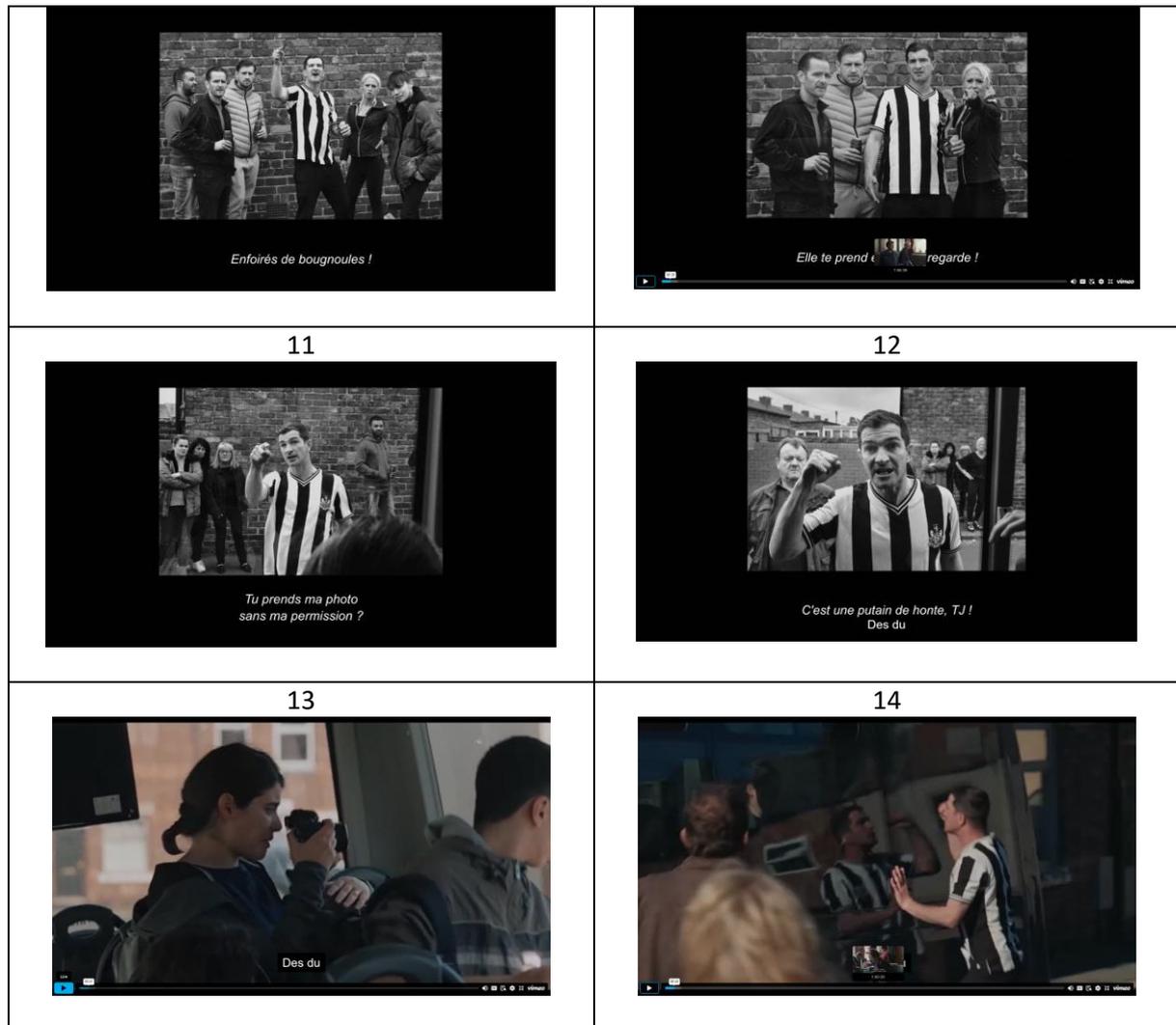
- L'aspect vieilli du traitement de l'image, son **colori sépia, fait signe du côté de la photo** : Yara, on le comprend dans la bande-annonce, est photographe, et les photos d'archives (souvent sépia) renvoient à la galerie de photos sur le passé minier que conserve TJ dans son arrière-salle.



2. Analyse de séquence – La scène d'exposition du film :

Scène 1 : Time code : 01 :00 – 02 :40

<p>1</p>  <p>THE NORTH OF ENGLAND, 2016 NORD DE L'ANGLETERRE, 2016</p>	<p>2</p>  <p>Des musulmans de Syrie ? Vous déconnez ?</p>
<p>3</p>  <p>Je comprends. Mais laissons-les s'installer.</p>	<p>4</p>  <p>Je répondrai à toutes vos questions, mais mettons ces enfants...</p>
<p>5</p>  <p>Tout va bien ?</p>	<p>6</p>  <p>Non, ça va pas.</p>
<p>7</p>  <p>Pourquoi on nous a pas prévenus ?</p>	<p>8</p>  <p>Expliquer ? On a même pas été prévenus.</p>
<p>9</p>	<p>10</p>



Questions qui pourraient être posées pour analyser cette séquence :

Pour les élèves de 14-15 ans :

Questions intermédiaires :

1. Pourquoi le réalisateur a-t-il choisi d'utiliser des photos en noir et blanc au début du film ?
2. Quels éléments visuels nous montrent que la ville est en difficulté économique ?
3. Comment les habitants locaux expriment-ils leur hostilité envers les migrants ?
4. Quelles sont les principales craintes exprimées par les habitants de la ville ?
5. Comment le point de vue de Yara, la jeune réfugiée syrienne, influence-t-il notre perception de la scène ?
6. Quel incident à la fin de la scène annonce les difficultés à venir dans le film ?

OU / ET :

Question d'ensemble : Comment cette première scène du film "The Old Oak" présente-t-elle les tensions entre les migrants et la population locale, et quel lien établit-elle avec les problèmes sociaux qu'affrontent les habitants de cette ville ?

Pour des élèves de lycée, première spé / Terminale – Étudiants :

Questions intermédiaires :

1. Analysez le dispositif filmique utilisé par Ken Loach dans cette séquence d'ouverture. En quoi crée-t-il une tension entre témoignage et distanciation ?
2. Comment la mise en scène de cette séquence illustre-t-elle la confrontation entre deux mondes distincts ?
3. En quoi le cadre géographique et social de la ville est-il significatif pour comprendre les tensions qui émergent ?
4. Analysez les différents types d'arguments utilisés par les habitants pour exprimer leur rejet des migrants. Que révèlent-ils sur le contexte social et politique ?
5. Comment la transition des photographies en noir et blanc à l'image filmée en couleur modifie-t-elle la perspective narrative ?
6. En quoi l'incident final avec l'appareil photo de Yara est-il symbolique des enjeux du film ?

OU

Question d'ensemble : Comment Ken Loach parvient-il, à travers cette scène d'exposition, à poser les bases d'une réflexion nuancée sur les défis de l'intégration et de la cohésion sociale dans une Angleterre confrontée à ses propres difficultés économiques et identitaires ?

Analyse de cette séquence 1 du film :

L'arrivée des migrants dans "The Old Oak" : Une confrontation révélatrice des tensions sociales

La scène d'ouverture du film *The Old Oak* pose les bases d'un conflit entre migrants syriens et population locale dans une petite ville du nord de l'Angleterre, en 2016. À travers un dispositif filmique original cette séquence révèle les tensions sociales et culturelles qui sous-tendent la problématique du vivre-ensemble dans un contexte de crise économique et identitaire.

PBTIC : Comment la première scène du film *The Old Oak* illustre-t-elle les tensions entre les migrants syriens et la population autochtone en mettant en lumière les dynamiques de voisinage entre communautés différentes dans une Angleterre désindustrialisée ?

I. Un dispositif filmique original : entre témoignage et distanciation

A. Le noir et blanc : une esthétique du témoignage et de la mise à distance :

Le film s'ouvre sur une série de photographies en noir et blanc, un choix esthétique qui confère à la scène une dimension particulière :

⇒ **Une esthétique du témoignage :** Les photos en noir et blanc évoquent le style du photojournalisme, donnant à la scène une valeur de document historique. Cette approche suggère une volonté de capter et de préserver un moment crucial, comme un témoignage visuel de l'arrivée des migrants.

- ⇒ **Une mise à distance artistique** : L'utilisation de la photographie, en tant que médium artistique, crée cependant une distance entre le spectateur et les événements représentés. Cette distanciation peut ainsi permettre une réflexion plus distanciée sur une situation de violence sociale, potentiellement sujette à polémique, en évitant une immersion trop brutale dans l'action. Cela d'autant plus que le réel apparaît fragmenté : les images fixes saisissent des instants précis, des portions de réalité, plutôt que le flux continu du réel.
- ⇒ **Une tension entre réalisme et absentement du réel** : Le noir et blanc, tout en évoquant une certaine authenticité documentaire, offre cependant une forme d'absentement de la réalité en la dépouillant de ses couleurs.

Ce dispositif photographique en noir et blanc permet ainsi à Ken Loach de **présenter la scène d'arrivée des migrants comme un moment historique significatif**, tout en invitant le spectateur à adopter une **posture réflexive**. Il crée un **équilibre entre l'immédiateté du témoignage et la distance nécessaire à l'analyse critique**, posant d'emblée les bases d'une réflexion nuancée sur les enjeux complexes de l'immigration et de l'intégration.

B. Le point de vue subjectif comme vecteur d'empathie :

Les photographies sont prises **du point de vue de Yara**, une jeune réfugiée syrienne, qu'on va découvrir être le personnage principal du film, avec TJ, qu'on aperçoit également dans cette première séquence. Cette perspective :

- Place d'emblée le spectateur du côté des migrants,
- Offre un regard extérieur sur la communauté d'accueil, permettant une distanciation critique
- Renforce l'impression d'être témoin d'un événement réel, comme si le spectateur était lui-même derrière l'objectif

Les plans rapprochés et les gros plans sur les visages des migrants, en particulier sur ceux des enfants, accentuent cette empathie. On donne à voir des détails révélateurs comme des ongles qu'une enfant ronge ou des regards apeurés, qui humanisent immédiatement ces personnages.

C. La transition vers l'image filmée : un changement de perspective :

La fin de la séquence marque **une rupture dans le dispositif, passant des photos en noir et blanc à une image filmée en couleur.** Ce changement :

- Élargit le point de vue, passant d'une vision subjective (point de vue interne) à une vision plus omnisciente, le personnage de Yara étant désormais filmé également.
- Marque le début de la narration proprement dite, tout en conservant le lien avec le prologue photographique, via la continuité du récit.

II. La confrontation entre deux mondes : une mise en scène de l'altérité

La scène d'ouverture de "The Old Oak" met ainsi en lumière la confrontation entre deux mondes distincts, annonçant, dès l'arrivée même des migrants, les tensions sociales et culturelles qui vont émerger dans cette petite ville face à l'irruption de l'altérité.

A. L'Angleterre ouvrière désindustrialisée :

Le cadre géographique et social est rapidement établi à travers le décor et les costumes :

- Les plans d'ensemble sur **la rue** permettent de saisir l'atmosphère générale de la ville, renforçant l'impression d'un **lieu figé dans ses difficultés**. Les petites maisons de briques, la tristesse des murs, l'espace urbain mal entretenu témoignent d'une ville pauvre en déclin économique.
- Les **vêtements des habitants locaux** (survêtements, maillots de football ...) font signe du côté de leur appartenance à la classe populaire et aux franges déclassés de société.
- Le **langage corporel des personnages** ou l'attitude désœuvrée des hommes qui boivent une bière dans la rue ... suggèrent une communauté en difficulté (classe ouvrière – chômage), potentiellement hostile au changement.

B. Les migrants syriens : l'irruption de l'altérité :

Les réfugiés sont présentés comme un groupe distinct, **marqué par sa différence avec les locaux** :

- Les femmes, plus nombreuses, suggérant que les hommes sont restés en Syrie, portent de longues robes et des foulards, contrastant avec l'habillement des locaux.
- Les enfants, filmés en gros plan, montrent des signes d'inquiétude et de vulnérabilité.
- L'attitude générale du groupe est **humble et craintive**, en opposition avec l'agressivité des habitants

La mise en scène souligne cette différence en plaçant systématiquement **les migrants au centre de la rue, comme pris entre deux feux**, tandis que les habitants locaux forment une haie hostile sur les trottoirs.

C. Les intermédiaires : une tentative de médiation :

Les représentants de la mairie et des associations jouent un rôle tampon :

- Ils tentent d'expliquer la situation et de calmer les esprits.
- Leur présence souligne le caractère officiel et planifié de l'arrivée des migrants.
- Leur impuissance relative face à l'hostilité ambiante annonce les difficultés à venir.

III. Les germes du conflit : une analyse des réactions et des arguments

A. L'expression brute du rejet :

La scène s'ouvre sur une phrase choc "*What the fuck are these ?*" ("*Putain, c'est qui ceux-là OU c'est quoi ça ?*"), qui donne immédiatement le ton de l'accueil. Cette hostilité se manifeste par :

- Des **insultes** et des cris dirigés vers les nouveaux arrivants,
- Une gestuelle **agressive**, notamment lorsqu'un homme frappe contre la vitre du car,
- Une occupation menaçante de l'espace public, les locaux formant un mur humain hostile.

B. Les arguments du rejet : entre peur économique et préjugés culturels

Les habitants expriment plusieurs types d'inquiétudes :

⇒ **La crainte d'une concurrence sociale** :

- "*Je pense d'abord aux miens*" suggère une peur de voir le travail et les aides sociales détournées au profit des migrants.
- Cette réaction est révélatrice de la précarité ressentie par la population locale.

⇒ **Les préjugés culturels et religieux** :

- La mention spécifique de "*musulmans de Syrie*" trahit une islamophobie latente.

- L'amalgame entre Syrie et Irak ("*mon pote a été tué en Irak*") montre une méconnaissance géopolitique et une tendance à la généralisation.
- ⇒ **Le ressentiment envers les autorités et les pouvoirs politiques :**
- Les habitants se plaignent de ne pas avoir été consultés, révélant **un sentiment d'abandon et de mépris de la part des institutions**. Cette réaction s'inscrit sans doute dans un contexte plus large de défiance envers les élites politiques qui existe en Angleterre comme en France et qui a vu la montée des partis d'extrême droite au Royaume Uni couronnée par la victoire di Brexit.

C. La violence latente : prémices d'un conflit en devenir :

La scène se termine sur un acte de violence réelle :

- L'homme qui frappe contre la vitre du car s'en prend à l'appareil photo de Yara et le casse. Cet incident annonce les difficultés d'intégration à venir et pose la question de la possibilité d'un dialogue
- De fait, cet appareil photo sera le **point de départ de la rencontre entre Yara et TJ** et de l'exacerbation de toutes les envies et jalousies qui vont nourrir l'intrigue du film.

Conclusion

Cette scène d'exposition de "The Old Oak" pose efficacement les enjeux du film en révélant les fractures sociales et culturelles qui compliquent le vivre-ensemble. Le film de Ken Loach s'annonce comme une exploration des possibilités de dialogue et de solidarité au-delà des préjugés et des peurs initiales, dans une Angleterre confrontée à ses propres difficultés.

POUR DONNER UN ANGLE SOCIOLOGIQUE PLUS POINTU À CETTE ANALYSE, VOUS POUVEZ VOUS REPORTER AU [COMPTE-RENDU DE L'ENQUÊTE DE F. FAURY](#)

APRÈS LA PROJECTION

1. LE THEME DE LA RÉTROSPECTIVE : VOISINS – VOISINES :

MOTS CLÉS : altérité – immigration – tensions communautaires – racisme / xénophobie – islamophobie – vivre-ensemble – identité – solidarité - ...

INTRODUCTION

Le film "The Old Oak" de Ken Loach propose une redéfinition du concept de « voisinage » dans un contexte de migration. Alors que le voisin est souvent un proche, un semblable voire un autre soi-même (en termes de culture, de profil sociologique etc), la figure du voisin est ici perçue, a priori, comme une figure de l'altérité, qui s'incarne ici dans les personnages des réfugiés syriens arrivant dans cette petite ville anglaise.

La question que pose le film est alors la suivante : ces voisins resteront-ils toujours des autres, des étrangers ou parviendront-ils à être acceptés par la communauté voire à faire partie intégrante du tissu social et de l'identité forte - mais fragilisée par les crises économiques successives - de cette petite ville du Nord-Est anciennement minier de l'Angleterre ?

I. Choc des cultures et tensions communautaires : les défis de la coexistence

Si le racisme « ordinaire » de la population de cette petite ville pauvre, anciennement ouvrière, est illustré dans le film, sans être « mis sous le tapis », il cependant est toujours corrélé à des causes économiques et sociales montrées comme facteurs favorisant la xénophobie et le rejet de l'autre : en effet, si les habitants indigènes de la ville tiennent indéniablement des propos racistes ou islamophobes pour certains, **de manière assez décomplexée et dans une forme de connivence collective qui dit qqch de son acceptation voire de sa banalisation** (à travers le registre de l'insulte et sous couvert de plaisanteries notamment), on perçoit néanmoins que **les causes profondes du rejet des Syriens sont d'abord liées à des inquiétudes fortes qui regardent le délitement de cette ville**, et plus globalement de cette région, sinistrées économiquement et socialement.

⇒ Représentation des communautés :

- Les Syriens : représentation plutôt monolithique, manquant parfois de nuances. On voit principalement des femmes, peu d'hommes à l'exception de ceux, assez invisibilisés, qui seront les artisans du restaurant. Ils sont dépeints comme des gens généreux, discrets, marqués par les traumatismes subis. Seule Yara, qui semble assez atypique dans sa communauté, est un personnage plus développé. La religion est peu présente dans la vie ordinaire des gens, au-delà du fait que les femmes portent le hijab, façon peut-être pour le film de lutter contre des préjugés.
- Les habitants autochtones de la ville : portrait plus complexe et diversifié, divisé en deux groupes principaux :
 - "Les humanistes" : prêts à accueillir, empathiques envers les Syriens. Profils variés incluant des bénévoles, du personnel municipal, des personnes éduquées, mais aussi des gens modestes comme TJ, le patron du pub.
 - **Les réfractaires** : opposés et hostiles à l'arrivée des Syriens. Groupe hétérogène en termes d'âge, mais principalement de milieu populaire, comprenant d'anciens

ouvriers, des fils de mineurs, des petits artisans et des petits fonctionnaires. (rq : Le plus raciste de cette petite bande souvent installée au pub est le fils d'un jaune pendant les grandes grèves des mineurs ...). Dans ce groupe, on rencontre des profils nuancés, du raciste vindicatif (le plus jeune, le brun) à Charlie, l'ami proche de TJ que sa détresse sociale et un fort sentiment de déclassement fait basculer dans ce camp.



Charlie, au centre



Des personnages modérés, inquiets mais sans haine



Ces deux groupes partagent néanmoins une identité commune liée à l'histoire minière de leur ville, ses luttes ouvrières et ses traumatismes, ce qui complexifie davantage leurs réactions face à l'arrivée des réfugiés.

⇒ **Un contexte économique défavorable :**

La région dépeinte dans le film est marquée par un déclin économique sévère, dû notamment à la fermeture des mines de charbon, et donc à la destruction du socle économique et social de cette région industrielle. **Les habitants locaux, déjà en situation précaire, perçoivent l'arrivée des réfugiés comme une menace potentielle pour leurs maigres ressources et opportunités d'emploi.** Cette perception exacerbe un ressentiment latent, alimenté par l'impression que leurs propres difficultés sont ignorées au profit d'étrangers (cf, exemple parlant du vélo qui est donné à une jeune Syrienne et qui suscite l'envie d'enfants pauvres voisins qui rêvent également d'un vélo).

⇒ **Un sentiment d'abandon politique :**

Les résidents se sentent délaissés par le gouvernement central, estimant que leurs propres difficultés sont ignorées. L'allocation de ressources et de logements aux réfugiés est perçue comme une injustice, alimentant un ressentiment envers les nouveaux arrivants. **La question du logement** est d'ailleurs cruciale dans le film, l'immobilier subissant une chute énorme, dont l'arrivée d'une population étrangère en situation précaire est vue comme un facteur favorisant. Cette situation renforce le sentiment de relégation dans une ville déjà économiquement sinistrée.

⇒ **Choc culturel et peur de l'inconnu ?**

La différence culturelle et religieuse entre les habitants locaux et les réfugiés syriens crée une appréhension et une méfiance initiales. Cette altérité visible dans l'espace public, que ce soit par les vêtements ou la langue, provoque un malaise dans une partie de la population, qui craint une perte de son identité traditionnelle (ex : harcèlement et passage à tabac d'un enfant syrien).

Si cet aspect est sensible à travers certaines répliques, il est cependant minoré dans le film et la question de l'islamophobie notamment – certes moins marquée en Angleterre du fait de l'absence de problématique autour de la laïcité – n'est pas du tout mise au cœur du film. **L'approche marxiste de Loach est ici sensible : le réalisateur ne s'intéresse pas (ou peu) aux tensions d'origine culturelle ou religieuse entre les communautés**, il pense même que celles-ci sont mises en avant dans les médias ou par les politiques à des fins d'instrumentalisation politiques ; **à l'inverse, il met l'accent sur l'importance des conditions matérielles dans les relations sociales** : ainsi, paradoxalement, c'est parce que ces communautés partagent les mêmes difficultés économiques et sociales que le conflit entre elles est exacerbé.

II. Mécanismes de solidarité et d'entraide

⇒ **Initiatives de rapprochement des communautés :**

Le film met en lumière diverses initiatives qui agissent comme des vecteurs d'intégration. La création d'une cantine gratuite dans l'arrière-salle du pub "The Old Oak", projet mené par TJ et Yara sur l'initiative de cette dernière, illustre comment **des actions concrètes peuvent rapprocher les communautés**. En offrant **des repas aux plus démunis et quelles que soient leur origine ou nationalité**, la cantine devient un lieu de rencontre où les habitants locaux et les réfugiés peuvent échanger et partager leurs expériences. La grande scène du repas permet de saisir ainsi comment des histoires personnelles émergent, permettant aux participants de mieux comprendre les luttes et les espoirs de chacun.

⇒ **Les personnages de TJ et de Yara : une amitié inattendue à l'initiative du changement :**



TJ Ballantyne, le propriétaire du pub, incarne cette volonté d'ouverture et d'accueil. **Son amitié** avec Yara, une réfugiée syrienne passionnée par la photographie, montre **la possibilité de créer des ponts entre les communautés**. Yara utilise son art pour documenter la vie quotidienne dans la ville et mettre en lumière les histoires souvent ignorées des réfugiés. Ses photographies exposées dans le pub lors d'une séance qui réunit Syriens et Anglais deviennent un moyen de sensibiliser les habitants locaux à la réalité des Syriens, favorisant ainsi une meilleure compréhension mutuelle mais

également une façon de donner à voir aux Syriens la réalité de la vie des Anglais qui les accueillent (cf, photos dans le pub ou dans le salon de coiffure).

⇒ **Solidarité face à l'adversité :**



Au fil du récit, on assiste à **l'émergence d'une solidarité face à l'adversité commune**. Le projet de cantine pour les démunis est symptomatique à cet effet : c'est finalement **la mise en regard des deux communautés dans leurs difficultés identiques**, à commencer par le fait de se nourrir décemment, qui vient créer la possibilité du lien. Les difficultés partagées, qu'il s'agisse du déclin économique pour les locaux ou du déracinement pour les réfugiés, créent un terrain d'entente inattendu. Ainsi, le fait que certains habitants locaux commencent à aider Yara et TJ dans leur projet de cantine marque le début d'une **collaboration qui transcende les origines culturelles**. Cette reconnaissance mutuelle des épreuves traversées favorise le développement d'une empathie qui dépasse les frontières.

III. Résilience et redéfinition de l'identité communautaire :

⇒ **Surmonter l'adversité**

Le film ne minimise pas les obstacles à l'intégration. Il montre avec réalisme la persistance de l'hostilité chez certains personnages, notamment ceux qui fréquentent régulièrement le pub et qui sont initialement réfractaires à l'idée d'accueillir des réfugiés. Cependant, Loach choisit de mettre l'accent sur la capacité de la communauté à surmonter ces difficultés. Par exemple, lorsque certains membres du groupe réfractaire commencent à voir les bénéfices que la cantine apporte à leur communauté (comme le renforcement du tissu social), cela ouvre la voie à un changement d'attitude.

⇒ **Renouveau communautaire**

L'arrivée des réfugiés, initialement perçue comme une menace, se révèle être un catalyseur potentiel de changement positif pour une communauté en difficulté : c'est là un point de vue essentiel du film. Le film explore ainsi comment cette nouvelle dynamique peut revitaliser une communauté moribonde en termes de vivre-ensemble en apportant non seulement de nouvelles perspectives mais aussi des compétences variées (la cuisine en particulier mais aussi la capacité à affronter l'adversité avec les moyens du bord quand on a connu des épreuves autrement plus difficiles en passant par les camps).

⇒ **Redéfinition de l'identité communautaire :**



Enfin, "The Old Oak" aborde **la construction d'un nouvel avenir commun**. Le film montre comment une communauté peut **redéfinir son identité de manière plus inclusive en intégrant de nouveaux membres et en s'adaptant au changement**. La participation des réfugiés au "Durham Miners' Gala" symbolise cette évolution : ils défilent aux côtés des habitants locaux sous une nouvelle bannière commune, illustrant ainsi leur intégration dans le tissu social local. Ce processus, bien que difficile et semé d'embûches, porte un message d'espoir sur la capacité d'adaptation et d'union face aux défis contemporains. (cf, analyse de l'affiche)

Bilan : D'abord perçu comme un ennemi par les uns ou comme une victime par d'autres, le nouveau voisin qu'est le migrant est finalement proposé comme une possibilité de dynamiser sa propre communauté et de redéfinir sa propre identité en perpétuel changement.

2. ESPACE CRITIQUE / DÉBAT ORAL AUTOUR DU FILM à partir ou non des citations critiques rapportées ici :

Proposition de travail en classe (cours de français – HLP – Anglais) – Niveau LYCÉE (pour l'utilisation intégrale du corpus de citations) :

On peut amener les élèves à réfléchir sur la nature subjective de la critique cinématographique en un premier temps.

Dans un second temps, on peut amener les élèves à se positionner et à construire et défendre un argumentaire critique autour du film.

Questions possibles :

- ⇒ Comment expliquez-vous les divergences d'opinions entre les critiques sur ce film ? Quels éléments semblent être au cœur des désaccords ?
- ⇒ Trouvez-vous comme Camille Nevers les personnages trop « prévisibles » et « manichéens » à l'instar de l'intrigue ou penchez-vous pour l'avis de Xavier Leherpeur qui les trouvent plutôt « finement ciselés » ?
- ⇒ Xavier Leherpeur affirme que voir un cinéaste qui regarde ses personnages "à hauteur

d'humanisme" lui fait du bien. Que pensez-vous de cette approche ? Le cinéma doit-il nécessairement être réaliste ou peut-il porter un discours à caractère militant ? Les deux s'opposent-ils nécessairement d'ailleurs ?

⇒ La critique d'Olivier Lamm sur l'in vraisemblance du « happy end » final vous semble-t-elle pertinente ?

BILAN :

⇒ Si vous deviez défendre l'une de ces critiques lors d'un débat en classe, laquelle choisiriez-vous et pourquoi ? Quels arguments principaux utiliseriez-vous pour soutenir votre point de vue ?

Synthèse des avis de quatre critiques d'une émission historique sur le cinéma, sur France Inter, Le Masque et la Plume (ou 6mn d'écoute sur le film avec le lien inscrit ci-dessous)

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/the-old-oak-pourquoi-l-humanisme-de-ken-loach-fait-il-toujours-autant-de-bien-6114425>

Un Ken Loach trop prévisible selon Camille Nevers

Camille a trouvé que cette fois-ci, il n'y avait pas du tout de dialectique dans son humanisme, ce qui rend son film beaucoup trop prévisible. Elle n'a pas du tout retrouvé la veine historique et politique qui faisait habituellement le talent du cinéaste : "Le problème avec Loach, c'est qu'il n'y a rien de plus atroce au cinéma que d'aller voir quelque chose qu'on s'attend à voir. Le film qu'on voit est exactement celui qu'on s'imaginait voir, il y a zéro surprise, avec un humanisme un peu mou, démonstratif. Il y a les méchants, les gentils et au milieu, les Syriens. Forcément, on va être du côté des opprimés. Il y a quelque chose d'absolument dogmatique, c'est platement filmé à tel point que si ce ne serait pas du Ken Loach, on trouverait ça plan-plan et sans intérêt. On a l'impression qu'il est vieux et larmoyant".

Xavier Leherpeur salue une humanité qui fait toujours autant de bien

Le journaliste de *7e obsession* excuse la trop grande prévisibilité d'un humanisme qui fait toujours autant du bien à l'âme à l'arrivée : "Voir quelqu'un qui regarde ses personnages à hauteur de Dieu, à hauteur de sensibilité, à hauteur d'humanisme, ça me fait du bien. J'ai apprécié, et même si, malheureusement, il manque de nerf, heureusement qu'il y a encore des cinéastes qui militent absolument pour cette humanité. Pour ce qui concerne la frontière infranchissable entre les gentils et les méchants, je trouve les personnages finement ciselés avec un vrai regard. Certes, c'est le film prévisible, peut-être trop gentil, mais en même temps, ça m'a fait un bien fou".

"Si Ken Loach n'existait, il faudrait l'inventer" estime Pierre Murat

Chez *Télérama*, on admire l'humanité jugée inaltérable du cinéaste face aux évolutions perpétuelles de la société : "Si Ken Loach n'existait pas, il faudrait l'inventer parce qu'imperturbablement de l'évolution sociétale et politique, lui continue à dire qu'il y a des bons, des gentils, des méchants".

Éric Neuhoff estime que Ken Loach ne perd jamais de sa saveur

C'est le seul cinéaste de tendance marxiste que supporte le critique du *Figaro-Magazine*, tel un roman de Patrick Modiano : "C'est toujours la même chose, mais on l'aime toujours, et on serait déçu qu'il ait changé. C'est un peu comme le sachet de thé qu'on trempe dans la théière, au bout d'un

moment, ça a un peu moins de goût, mais le film reste très savoureux et touchant. Surtout, que l'avenir de l'humanité se réfugie dans un pub, c'est une philosophie qui me convient ! À la question : est-ce que la xénophobie est soluble dans la bière blonde ? La réponse est oui, même si le film est un peu trop angélique, je crois que l'espoir se boit cul sec comme une pinte de bière anglaise, donc merci Ken Loach".

+

Un point de vue très critique sur le film, en particulier sur son happy end de dernière minute peu vraisemblable selon son auteur : Olivier Lamm, dans un article de Libération :

Malheureusement, Loach s'intéresse moins au casse-tête (*conundrum*) qu'à la manière de le résoudre. Ceux qui s'opposent à l'installation des exilés sont d'abord présentés comme des victimes avant que le récit les évacue comme des vilains, voire des rouages de sa petite mécanique inarrêtable. Pour une raison qui avait sans doute à voir avec le statut décisif du film, dernière étape d'une vie de lutte et de cinéma, Loach et son scénariste Paul Laverty dissimulaient dans leur manche un inénarrable happy end, d'autant plus invraisemblable que quelques minutes avant la fin, le récit faisait converger les événements vers le pire. *The Old Oak* fait pourtant le choix de résorber les tensions pour faire défiler tout le monde ensemble, dans un geste à l'étonnante futilité scénaristique, et à l'inconcevable puérité politique. Comme si, plus capable non seulement de faire un film, Ken Loach refusait aussi de garder ouverts les yeux sur l'état du monde, et nous claquait la porte au visage. C'est un peu déchirant

3. Pistes didactiques pour 4 AUTRES SÉQUENCES :

- **Trois scènes de discussions au pub**
- **Visite de l'exposition photos de l'arrière salle par Yara**

SQ1 : 19mn38 – 21mn05 : la visite de l'exposition de photos de l'histoire de la ville dans l'arrière-salle par Yara :



Pistes d'analyse :

- La mise en perspective par la photo du passé ouvrier de la ville et des traumatismes vécus par sa population
- La mise en regard des expériences traumatiques des uns (les gens de la ville) et des autres (les Syriens) et de la capacité de résilience de ces deux communautés (par le repas collectif évoqué)

TROIS DISCUSSIONS AU PUB :

Séquence 1 : Time code : 18mn33 – 19mn38 : deux attitudes face aux migrants.

Séquence 2 : de 00 :08 :27 à 00 :10 :33 : conversation autour de la question du logement (autour du témoignage de Charlie sur la dévaluation drastique de sa maison)

Aussi ici : <https://www.youtube.com/watch?v=CA7L01uPjF8>

Séquence 3 : de 00:36:33 à 00 :39 :45 : conversation au pub entre habitant.es de la ville autour de l'intégration des Syriens (point de départ de la conversation : le passage à tabac d'un enfant syrien auquel on a assisté dans la scène immédiatement précédente et sa vidéo sur les réseaux sociaux)



Travail en HG ou en SES ou en EMC :

➤ VOIR DOSSIER DOCUMENTAIRE À SUIVRE (points 1 – 2 - 3)

Suggestion de travail : croiser cette scène avec les pistes d'éclairage du point 3 du dossier documentaire et avec les concepts avancés par F. Faury (voir compte-rendu de l'enquête de sociologie politique de cet auteur dans l'encadré ci-dessous) et observer de quelle manière ceux-ci sont opératoires pour éclairer les dialogues de ces trois séquences filmiques au choix et leur portée :

- le racisme comme processus de fixation / essentialisation / altérisation / hiérarchisation
- le sentiment de dépossession
- le racisme comme régime de vérité
- ...

Pour de plus jeunes élèves, on pourra analyser ici :

- les différents points de vue représentés en fonction du positionnement des uns et des autres sur la question de la présence des Syriens, ainsi que celui de TJ.
- les arguments avancés par les habitant.es de la ville pour refuser l'installation de Syriens dans leur ville : entre préjugés racistes, inquiétudes économiques et sentiment de déclassement.
- Le travail de la mise en scène : cadrage – placement des personnages ...

COMPTE-RENDU de l'enquête de sociologie politique de Félicien Faury :



Félicien Faury, Des électeurs ordinaires. Enquête sur la normalisation de l'extrême droite, Seuil, 2024, 224 p., ISBN : 978-2-02-151894-8.

Présentation ici dans un article : <https://journals.openedition.org/lectures/65600>

+ invité de l'émission « La Suite dans les idées » présenté par Sylvain Bourmeau. (17/08/24) :

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-suite-dans-les-idees/le-racisme-condition-sociale-du-vote-lepeniste-8143478>

COMPTE-RENDU de cette enquête en interrogeant l'IA (Perplexity) (NDLR : à prendre ou à laisser... : s'il n'est peut-être pas très précis et juste par rapport au livre, il met en avant simplement les concepts opératoires pour analyser ces séquences filmiques - d'où mon choix de le présenter - sachant que je ne suis pas spécialiste de la question en tant que professeure de lettres. Ce résumé me semble par ailleurs assez fidèle à l'émission de S. Bourmeau qui avait retenu mon attention en lien avec ce film de K. Loach, d'où ma recherche sur ce chercheur ...).

Félicien Faury est un sociologue et politiste français, post-doctorant au CESDIP. Son ouvrage "Des électeurs ordinaires - Enquête sur la normalisation de l'extrême droite" est le résultat d'une enquête de terrain approfondie sur l'électorat du Rassemblement National, principalement dans le sud de la France.

Méthode d'enquête

Faury a utilisé une approche ethnographique sur une période de six ans, de l'automne 2016 à l'été 2022. Sa méthode comprend :

- 15 mois d'immersion sur le terrain
- 30 entretiens semi-directifs et non directifs avec des électeurs du RN
- Une focalisation sur les électeurs non militants pour éviter une lecture spectaculaire du vote RN

Principales thèses et constats :

1. **Centralité du racisme** : Faury identifie le racisme comme un facteur déterminant du vote RN, le considérant comme un processus en quatre étapes : fixation, essentialisation, altérisation et hiérarchisation.

Le racisme comme processus en quatre étapes

- ⇒ **Fixation** : C'est l'étape initiale où certaines caractéristiques physiques ou culturelles sont identifiées et associées à un groupe spécifique. Par exemple, associer systématiquement le port du voile à l'islam.
- ⇒ **Essentialisation** : Ces caractéristiques sont ensuite considérées comme intrinsèques et immuables pour le groupe en question. Ex : considérer que toutes les femmes musulmanes sont nécessairement opprimées.
- ⇒ **Altérisation** : Le groupe est perçu comme fondamentalement différent et séparé du groupe dominant. Ex : percevoir les musulmans comme un groupe à part, fondamentalement différent des "Français de souche".
- ⇒ **Hiérarchisation** : Enfin, une hiérarchie est établie entre les groupes, plaçant généralement le groupe dominant en position supérieure. Ex : estimer que la culture française est supérieure et que l'islam est incompatible avec les valeurs républicaines.

Il ne s'agit pas simplement de classer les individus comme "racistes" ou "non racistes", mais de comprendre comment ils participent, à différents degrés, à ces processus de racialisation.

2. **Contexte socio-économique** : L'étude se concentre sur des ménages de classes populaires stables ou de classes moyennes fragilisées, souvent issus de territoires ni trop favorisés ni trop défavorisés :
 - ⇒ des électeurs comme des artisans, des employés municipaux ou des petits commerçants vivant dans des villes moyennes ou des zones périurbaines. Ces personnes ont souvent un emploi stable mais ressentent une précarité économique croissante.

3. **Sentiment de dépossession** : Les électeurs du RN expriment un sentiment de dépossession sur trois plans : le temps, l'espace et la culture :
 - ⇒ Temps : Nostalgie d'une époque passée idéalisée, où "c'était mieux avant".
 - ⇒ Espace : Sentiment que certains quartiers deviennent "étrangers" à cause de l'immigration.
 - ⇒ Culture : Impression que les traditions françaises sont menacées par le multiculturalisme.

4. **Racisme comme "régime de vérité"** : Faury analyse comment le racisme agit comme un cadre d'interprétation du monde pour ces électeurs, leur offrant des clés de compréhension face à un sentiment de perte de contrôle.
 - ⇒ Les électeurs RN interprètent souvent les problèmes sociaux à travers un prisme racial. Par exemple, ils peuvent attribuer le chômage à l'immigration plutôt qu'aux politiques économiques.

5. **Vote comme acte social** : L'auteur replace le vote dans son contexte quotidien, le considérant comme un acte social parmi d'autres, souvent de faible importance dans la vie des personnes interrogées.
 - ⇒ Faury a observé que pour beaucoup d'électeurs, voter RN n'est pas un acte militant mais plutôt une habitude, parfois discutée en famille ou entre amis, mais sans grande importance dans leur vie quotidienne.

6. **Critique de la redistribution** : Le vote RN s'ancre dans une critique quotidienne de la redistribution par l'impôt et les prestations d'assistance :
 - ⇒ Les électeurs RN expriment souvent un ressentiment envers ce qu'ils perçoivent comme des aides sociales excessives, particulièrement envers les immigrés. Par exemple, l'idée que "les étrangers profitent plus du système social que les Français".

7. **Tension identitaire** : Faury met en lumière un décalage entre les aspirations à appartenir au groupe majoritaire et l'impossibilité matérielle de sécuriser un entre-soi blanc, ce qui

conduit à une politisation de la frontière raciale :

⇒ Faury a noté que beaucoup d'électeurs RN aspirent à vivre dans des quartiers "français", mais n'ont pas les moyens financiers de déménager dans des zones plus huppées et moins diversifiées. Cette frustration alimente leur vote RN.

L'ouvrage de Faury offre donc une analyse des motivations derrière le vote RN, évitant à la fois de minimiser le racisme et de le réduire à une simple variable individuelle. Il replace ce phénomène dans un contexte social, économique et culturel plus large, offrant ainsi une compréhension plus complète de la montée de l'extrême droite en France.

ANNEXE PARTIE I :

Sélection d'extraits dans une interview de Ken Loach (in dossier de presse du film Le Pacte) :

L'impossible cohabitation entre communautés ?

Mais il fallait d'abord qu'on comprenne ce qui s'était vraiment passé. Il y avait deux communautés vivant l'une à côté de l'autre, souffrant toutes les deux de graves problèmes, mais dont l'une avait subi un traumatisme – fuir une guerre d'une cruauté inimaginable – et qui pleurait désormais ses morts et s'inquiétait terriblement pour tous ceux qui étaient restés sur place. Ils étaient étrangers dans un pays qu'ils ne connaissaient pas. Est-ce que ces deux communautés pouvaient cohabiter ? Les réponses sont forcément contradictoires. À une époque aussi sombre, comment trouver l'espoir ?

Un film travaillé avec les méthodes du documentaire / méthode de casting pour des acteurs non professionnels, proches de personnages de documentaire :

Comme toujours, nous avons recueilli des témoignages et nous nous en sommes imprégnés. Après avoir passé des années à nous intéresser à des conflits sociaux et à des luttes, nous savons à quoi nous attendre, mais le déroulement précis des événements et la réaction exacte des gens sont toujours révélateurs (...)

Le principe est toujours le même. Il faut écouter et observer les gens et faire en sorte qu'ils soient fidèles à eux-mêmes. Le casting est déterminant. Il était évident que les Syriens, dans le film, soient ceux qui se sont installés dans la région. Grâce à l'écriture de Paul, ils avaient la liberté de s'appuyer sur leur propre expérience pour nourrir leur personnage (...)

Pour THE OLD OAK, on voulait que tous nos interprètes, en dehors des Syriens, soient issus des villages de la région. Toutes les réactions différentes à la présence des Syriens étaient le fait de gens qui avaient vécu dans les mêmes rues, partagé la même histoire, et savaient qu'il y avait eu de bons moments avant que ne surgissent les tensions. On ne pouvait pas se contenter d'un accent qui ne leur appartienne pas. Il fallait qu'ils puissent pousser la porte d'un pub et qu'on les prenne pour des gens du coin.

Le point de vue des habitants anglais :

Ce qui nous a frappés, c'est que chaque point de vue comporte une part de vérité. Seul problème : qu'est-ce que les gens retiennent de ces vérités ? Il faut attendre longtemps avant d'obtenir un rendez-vous médical – à qui la faute ? À l'école, les classes sont surchargées – qui est responsable ? Il n'y a pas de méchants absolus ici. Un sentiment d'injustice peut pousser les gens vers les extrêmes, mais leur comportement est toujours motivé par une certaine logique. Si on passe à côté de cette dimension, on appauvrit la dramaturgie.

(...)

Pourquoi installer les réfugiés dans des zones sinistrées où les gens vivent dans une grande précarité, où les services sociaux sont déjà sous pression, et où l'abandon par les pouvoirs publics s'est installé dans l'inconscient collectif depuis

si longtemps qu'il n'intéresse plus les médias ? En fait, il suffit de poser la question en ces termes pour connaître la réponse.

Un film moins sombre que les précédents / les forces combattives des individus et des groupes et leur capacité de résilience face à l'adversité :

Nous avons tourné deux films dans le nord-est de l'Angleterre qui parlaient de gens pris au piège d'une société fragmentée. De manière inéluctable, ces deux films se terminaient tragiquement. Et pourtant, nous avons rencontré là-bas beaucoup de gens d'une grande force et générosité qui réagissaient avec courage et détermination face à l'adversité actuelle. Il nous semblait que nous devions tourner un troisième film qui s'en ferait l'écho, sans pour autant minimiser les difficultés auxquelles les habitants font face et les épreuves traversées par la région au cours des dernières décennies. Il y avait donc matière pour une autre histoire, plus consistante, si seulement nous parvenions à la raconter.

The Old Oak : quel sens donner à ce titre et comment le film le met-il en scène ?

« (...) Pourquoi ne pas faire d'un vieux pub – le dernier du village, menacé de fermeture – un personnage à part entière ? Il s'agit du dernier espace public encore en place, lié au passé, mais qui est un territoire aujourd'hui disputé. Il nous a semblé que le pub du Old Oak puisait ses racines dans le passé et que cela pouvait nous permettre de dénouer bien des conflits et des contradictions de l'époque actuelle. » (Paul Laverty)

HISTOIRE - GÉOGRAPHIE – ÉCONOMIE POLITIQUE – SOCIOLOGIE + liens établis avec le film ...

INTRODUCTION :

L'environnement socio-économique de l'intrigue du film : le nord-est de l'Angleterre :

Comme d'autres films de Ken Loach (*Sorry, we missed you*, ou *Moi, Daniel Blake* tous deux tournés essentiellement à Newcastle upon Tyne), *The Old Oak* se déroule dans le nord-est de l'Angleterre, dans le comté de Durham. Il a été tourné à Murton (où se situe le pub), Easington et Hurden, près de Sunderland. La cathédrale que va visiter le héros est celle de Durham.



Les deux activités économiques dominantes à Sunderland étaient au XIX^{ème} et dans la première moitié du XX^{ème} siècle **la construction navale et les mines de charbon**. Le déclin s'amorce après la seconde guerre mondiale si bien que **les chantiers navals ferment en 1988 et les mines de charbon au milieu des années 1990 à Sunderland**.

Le comté de Durham, ceux de Northumberland, Yorkshire et de Lancashire, tous situés dans le nord de l'Angleterre comptent parmi les plus importantes régions de l'histoire minière du pays.

Filmographie anglaise liée aux problématiques socio-économiques de cette région :

La comédie sociale sur fond de déclin de la filière charbon en Grande Bretagne est un classique. On peut citer :

- *Billy Elliot* (réalisé par Stephen Daldry en 2000), qui se déroule également dans le canton de Durham, au moment de la grève des mineurs de 1984-1985.
- *Pride* (Matthew Marchus, 2014), qui se déroule au pays de Galles, dans le contexte de la grande grève des mineurs de 1984-1985.
- *Les Virtuoses* (Mark Herman, 1997) décrit l'épopée d'une fanfare de mineurs, au milieu des années 1990, dans le contexte de la fermeture de la mine locale à Grimley dans le Worcestershire.

The Old Oak met en scène, en 2016, les anciens mineurs, une trentaine d'années après la grande grève de 1984-1985, alors qu'ils sont confrontés à une autre forme de détresse : celle de l'arrivée des migrants syriens.

1) La crise migratoire de 2015 et le sentiment anti-immigration en Grande Bretagne

Environ 1 million de personnes – dont environ la moitié de Syriens fuyant la guerre et le régime de Hafez El Assad- arrivent dans l'Union Européenne, principalement via la Grèce et l'Italie en 2015.

Un mécanisme de répartition des demandeurs d'asile est adopté au sein de l'Union Européenne mais n'est, de fait, pas mis en œuvre.

La Grande Bretagne aurait accepté d'accueillir **entre 15 000** (voir article de [France 24](#)) **et 20 000 réfugiés** (selon le dossier pédagogique du film) mais en aurait **de fait accueilli moins**.

La question de l'immigration occupe une **place importante dans les débats précédant le référendum sur le Brexit** qui s'est tenu **en juin 2016**.

Depuis, la question reste vive comme en témoignent les débats actuels autour **de la politique d'envoi des demandeurs d'asile au Rwanda**, pour traitement de leur demande, lancée par l'ancien premier ministre Rishi Sunak et abandonnée par Keir Starmer, son successeur, mais **aussi les émeutes xénophobes de l'été 2024**. **Le parti d'extrême droite Reform UK de Nigel Farage** a obtenu cette année pour la première fois 5 sièges à la chambre des communes, alors que le mode de scrutin (majoritaire à un tour) est très favorable au bipartisme traditionnel travaillistes/conservateurs.

Les migrants sont d'autant plus mal acceptés dans les régions pauvres comme le nord-est de l'Angleterre que **des cars de réfugiés arrivent, sans information préalable des habitants** (la scène d'ouverture révèle que les habitants n'ont pas été informés de l'arrivée de migrants syriens).

Les populations, déjà très fragilisées, constatent que des maisons vides sont vendues aux enchères en ligne à bas prix, afin d'accueillir d'autres populations vulnérables, **contribuant au déclin de l'habitat et du quartier**. Ainsi, Charlie (l'ami d'enfance de TJ) apprend que la maison voisine a été vendue en ligne 8 000€, alors que la sienne a été évaluée 50 000€ quelques années auparavant. Les habitants du village ont le sentiment d'y être coincés, constatant sa dégradation, alors qu'on leur impose de nouveaux habitants très fragiles (voir [séquence 2](#))

Le déplacement des pauvres par les services sociaux est également illustré dans *Moi, Daniel Blake* : Katie, mère célibataire, et ses enfants ont été envoyés à Newcastle par l'aide sociale car les loyers y sont moins chers.

Ressources :

-Population et sociétés, 2016 : <https://shs.cairn.info/revue-population-et-societes-2016-4-page-1?lang=fr>

-La question migratoire au cœur du référendum sur le Brexit (avec des Unes de tabloïds anglais qui peuvent être exploitées en classe) :

https://theconversation.com/la-question-migratoire-au-coeur-du-referendum-sur-le-brexit-61101?gad_source=1&gclid=Cj0KCQiA0MG5BhD1ARIsAECZtwRnQQUZr7KwFz-6V9oTikgparmiN26OEAO1VnrDBI6sBJepxbBNjElAAlkSEALw_wcB

-Le RU et l'immigration , émission d'avril 2024 : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-cartes-en-mouvement/le-royaume-uni->

Extraits de vie publique.fr

Depuis le printemps 2015, des centaines de milliers de réfugiés syriens sont arrivés sur les côtes européennes, principalement en Grèce. Cet afflux massif et rapide a profondément bouleversé la politique d'asile de l'Union européenne et suscité de nombreuses réactions tant des États que des citoyens, allant de la solidarité, spontanée ou organisée, avec les migrants, à l'hostilité et au rejet. (...)

En 2015, devant l'intensification du conflit en Syrie, de plus en plus de réfugiés fuyant ce pays en guerre tentent de rejoindre l'Europe *via* la Turquie. Les naufrages se multiplient et on compte plus de 1 200 noyés au large de la Grèce pour le seul mois d'avril 2015. L'été qui suit voit un flot toujours plus important de réfugiés aborder sur les petites îles grecques. Le nombre de victimes s'accroît sans cesse. Très vite dépassée, la Grèce ne peut contenir le flux de réfugiés qui se lancent sur les routes terrestres pour rejoindre d'autres pays de l'UE, traversant les Balkans à pied dans des conditions souvent extrêmement difficiles. Ce sont ces arrivées massives et à un rythme très soutenu qui ont été qualifiées de « crise migratoire », face à l'incapacité de l'UE à répondre de manière coordonnée, efficace et digne à cette situation qui n'est pourtant pas comparable à celle que vivent le Liban, la Jordanie ou la Turquie, qui accueillent la très large majorité des réfugiés syriens.

Cet afflux nécessite une réaction de l'UE. Elle doit à la fois aider l'administration grecque submergée par les dossiers à enregistrer et répondre à l'émotion de l'opinion publique, partagée entre ceux qui refusent l'arrivée des réfugiés et ceux qui condamnent une inaction coûteuse en vies humaines.

Alors que la Convention de Dublin III sur l'asile (2013) oblige les réfugiés à déposer leur demande dans le pays d'entrée dans l'Union, la chancelière allemande décide fin août 2015 d'accueillir en masse les réfugiés syriens qui ne peuvent objectivement tous rester en Grèce, et sont d'ailleurs déjà sur la route des Balkans pour remonter vers l'Autriche et l'Allemagne.

En septembre, la Commission européenne fait voter par les États à la majorité qualifiée un système de relocalisation des migrants dans chaque pays de l'UE en fonction d'une clé de répartition prenant en compte à la fois la situation économique et la démographie, afin de soulager les pays de la côte sud de l'Europe, les plus touchés. Mais certains États, notamment la Hongrie, refusent de mettre en œuvre cette décision qui est *de facto* abandonnée un an après. (...)

2) La culture de la mine en Grande Bretagne et la grande grève des mineurs de 1984-1985

Lorsque Yara entre dans l'arrière salle du pub (15' à 21' environ), elle découvre à travers les photos de l'oncle de TJ - et le spectateur avec elle - l'histoire des mines du charbon dans le comté de Durham : **plus qu'une activité économique, c'est un « un mode de vie » selon TJ**, notamment :

- la catastrophe d'Easington 1951 : une explosion dans la mine a provoqué des effondrements, causant la mort de 83 personnes, 81 mineurs et 2 secouristes.
- le gala des mineurs de Durham.
- la grève de 1984, et ses slogans « *Close a pit, kill a village* » : « Fermez une mine, tuez un village », ou « *give me a future* », comme en écho au slogan punk « *no future* ».
- « *They shall not starve* » : en référence aux mouvements de femmes « Women Against Pit Closures », ou localement « Save Easington Area Mines », qui organisaient une soupe populaire pour les grévistes et leurs familles durant la grève.

❖ **La grande grève des mineurs entre mars 1984 et mars 1985 :**

Un évènement marquant est évoqué de manière récurrente dans le film : la grève des mineurs, menée par le puissant National Union of Mineworkers (NUM) **entre mars 1984 et mars 1985**. La première ministre **Margaret Thatcher** annonce en mars 1984 sa volonté de fermer une vingtaine de puits de charbon déficitaires, sur 175, entraînant **20 000 suppressions d'emplois** sur 185 000 dans le secteur. Cette annonce provoque un mouvement de grève de mineurs qui va progressivement s'étendre à toutes les mines du pays.

Le charbon représentant au début des années 1980 **75 % de l'électricité britannique**, Margaret Thatcher a fait stocker du charbon depuis la fin des années 1970, pour « tenir » face aux grévistes. Le pays va également importer du charbon pendant la grève.

Du côté des grévistes, **la détermination à sauver les mines et les emplois est très forte mais les moyens du syndicat ne permettent pas d'empêcher la paupérisation des grévistes**, des phénomènes de malnutrition infantile sont décrits.

La **répression est sévère**, comme le montre notamment l'épisode de Orgreave (Yorkshire du sud) de juin 1984, quand 6 000 policiers équipés sont envoyés pour démanteler un piquet de grève où se sont regroupés 8 000 grévistes. En tout, le mouvement fera **9 morts, 20 000 blessés et 11 000 incarcérations**.

Les mineurs grévistes **capitulent en mars 1985**, vaincus.

Bien qu'ayant marqué l'échec du mouvement syndical des mineurs face à la répression de la Dame de fer, **la grande grève de 1984-1985 reste un marqueur dans l'histoire du Royaume-Uni, une source de conflits** parmi les mineurs (dans le pub, un ex-mineur rappelle à un jeune que son père était un jaune), mais surtout un **motif de fierté**, évoqué avec une forme de nostalgie.

L'accueil de réfugiés syriens dans le village et les moments de solidarité (repas partagés, scène finale) permettent à Ken Loach d'illustrer un thème qui lui est cher : celui de la **convergence des luttes**.

Le Monde, 11 mars 2024 :

https://www.lemonde.fr/economie/article/2014/03/11/la-greve-qui-a-change-le-royaume-uni_4380931_3234.html

Margaret Thatcher : 1984-1985, la grève des mineurs qui a changé le Royaume-Uni

Le 12 mars 1984, le Syndicat national des mineurs lançait une grande grève nationale pour protester contre la fermeture d'une vingtaine de mines de charbon. Le mouvement fut cassé sans état d'âme par Margaret Thatcher.

Par Eric Albert (Londres, correspondance)

Nessayez pas de dire du bien de Margaret Thatcher au Rusty Dudley. Dans ce pub décrépi de Goldthorpe, un ancien village minier du Yorkshire, l'ancien premier ministre britannique est le diable incarné. « *Elle a tué cette communauté et son avenir* », éructe Lin, le visage parcheminé. « *Impossible de lui pardonner. Ça fait vingt ans que je n'ai pas eu d'emploi* », ajoute Graham A 64 ans, cet ancien mineur ne s'est jamais remis de la fermeture des exploitations de charbon.

Il y a exactement trente ans, le 12 mars 1984, le Syndicat national des mineurs (National Union of Mineworkers, NUM) lançait une grande grève nationale, pour protester contre la fermeture d'une vingtaine de mines de charbon. La lutte, d'une violence inouïe, durera un an. Elle s'achèvera par une défaite complète des mineurs.

Cette bataille représente un tournant majeur dans l'histoire récente du Royaume-Uni. L'affaiblissement des syndicats, commencé quelques années plus tôt, est officiellement entériné. La logique de la concurrence et de la mondialisation s'impose. Le thatcherisme triomphe. Il ne sera remis en question par aucun des successeurs de la Dame de fer, même pas les travaillistes Tony Blair et Gordon Brown.

PERTES STRUCTURELLES

A l'époque pourtant, la lutte était loin d'être gagnée pour Margaret Thatcher. « *Beaucoup pensaient que le NUM avait le pouvoir de faire tomber le gouvernement* », rappelle Chris Collins, de la Fondation Margaret-Thatcher. Au début des années 1980, la Dame de fer avait préféré éviter une grève des mineurs, estimant ne pas être prête à faire face à la toute-puissance du syndicat. Mais, en 1984, elle s'y résout.

Le National Coal Board (NCB), l'entreprise nationalisée qui gère les mines depuis 1947, accumule les pertes de façon structurelle. Les mines du Yorkshire, qui sont les plus profondes et donc les moins rentables du pays, mais aussi parmi les plus militantes d'un point de vue syndical, sont dans son collimateur.

Margaret Thatcher planifie méticuleusement la bataille. Elle fait constituer des stocks de charbon en secret. Et décide d'annoncer les fermetures peu avant l'été, quand le pays a moins besoin de ce carburant indispensable pour chauffer les habitations. Elle supprime aussi certaines allocations sociales aux grévistes.

Le NUM, sous la houlette de son très combatif secrétaire général, Arthur Scargill, se jette à corps perdu dans la lutte. « *On ne se battait pas pour de meilleures conditions de travail ou pour une hausse des salaires, mais pour notre survie* », se rappelle Chris Kitchen, actuel secrétaire général du NUM alors simple gréviste.

SURVIRE

Rapidement, l'argent se fait rare. Les grévistes survivent comme ils le peuvent, avec seulement 1 livre sterling par jour versée par le NUM dont les coffres se vident vite. « *On dépendait en grande partie de la générosité de nos voisins et de nos amis*, témoigne Chris Skidmore, un ancien gréviste. *On n'avait même pas de quoi s'acheter les produits de base, du savon ou du papier toilette.* » Epuisés, les mineurs finissent par renoncer, en mars 1985, sans avoir obtenu aucune concession.

« *Dans ma mine, on a perdu 3 000 emplois immédiatement, puis 2 500 l'année suivante, puis encore 2 000 celle d'après* », se souvient Chris Skidmore. Trente ans plus tard, le village de Goldthorpe s'est partiellement vidé de sa population. L'alcoolisme et la drogue ont fait des ravages. Le chômage y reste généralisé.

L'impact social de la victoire de Margaret Thatcher ne fait guère de doute. Mais quelles leçons en tirer d'un point de vue économique ? Ou, pour poser la question d'une manière provocante : écraser les mineurs en valait-il la peine, d'un point de vue froidement comptable ?

« NOUS SOMMES PLUS RICHES »

Les économistes britanniques répondent de façon quasi unanime par l'affirmative. Jonathan Portes, directeur du National Institute of Economic and Social Research (NIESR), penche plutôt à gauche. Il estime que Margaret Thatcher s'est montrée cruelle, et qu'elle aurait pu mieux accompagner et aider les mineurs, il considère néanmoins que sa décision était la bonne. « *À partir des années 1970, le Royaume-Uni n'avait pas d'avantage comparatif dans les mines de charbon : ça pouvait être produit moins cher à l'étranger. Autoriser les importations de charbon a fait baisser la production britannique régulièrement, jusqu'à sa quasi-disparition, mais le pays y a gagné économiquement. Nous sommes plus riches, en moyenne, grâce à cela.* »

Un point de vue partagé par Nicholas Crafts, de l'université de Warwick : « *Les fermetures ont peut-être été trop rapides, et le suivi des mineurs pour aider à leur reconversion n'a pas été assez efficace. Mais le secteur minier était d'une taille démesurée, qu'il fallait réduire.* »

La victoire de la Dame de fer représente cependant bien plus qu'une restructuration du secteur minier : c'est un renversement complet des rapports de force entre patronat et syndicats. « *Cela signifie l'affaiblissement du pouvoir des travailleurs, ce qui était l'objectif de Margaret Thatcher,* poursuit Nicholas Crafts. *Il fallait que quelqu'un tienne tête au secteur public.* »

« HIVER DU MÉCONTENTEMENT »

Il rappelle que les grandes entreprises publiques (chemin de fer, acier, charbon...), toutes nationalisées au lendemain de la seconde guerre mondiale, étaient souvent gérées en dépit du bon sens à la fin des années 1970. « *Il fallait mettre deux personnes dans les locomotives là où une seule aurait suffi, par exemple. Dans les syndicats du livre, aucun équipement électronique n'était accepté.* »

Pour le dire en termes économiques, aucun gain de productivité n'était réalisé, affaiblissant progressivement l'avantage concurrentiel de ces entreprises.

Les syndicats de la fonction publique s'étaient montrés particulièrement inflexibles, ce qui avait conduit aux grandes grèves de l'hiver 1978-1979. Cet « hiver du mécontentement », quand les poubelles n'étaient plus ramassées et les pompes funèbres n'enterraient plus les morts, avait d'ailleurs conduit à la victoire de Margaret Thatcher.

Pour Nicholas Crafts, l'affaiblissement du militantisme des syndicats est un point positif. Il souligne que le déclin relatif de l'économie britannique, débuté au lendemain de la seconde guerre mondiale, s'est inversé depuis trente ans. En 1979, le produit intérieur brut par habitant (en valeur réelle) britannique était inférieur à celui de la France, de l'Allemagne et des États-Unis. En 2007, il est passé juste devant celui de la France et de l'Allemagne, et l'écart avec les États-Unis s'est réduit.

« *Mais attention : cela s'est accompagné d'une forte augmentation des inégalités,* précise Nicholas Crafts. *Outre-Manche, le fameux coefficient « Gini », qui mesure les disparités de revenus, a fait un bond dans les années 1980, avant de se stabiliser depuis vingt ans. Cela fait du Royaume-Uni le 6e pays le plus inégalitaire de l'Union européenne.*

Vu de Goldthorpe, un tel argument est bien sûr inadmissible. Ici, où la pauvreté se vit au quotidien, le coefficient de Gini n'est pas un chiffre abscons. Les habitants du village ont décidé de « célébrer » au mois d'avril le premier anniversaire de la mort de Margaret Thatcher, avec une fête dans la rue... Mais pour le reste des Britanniques, ces festivités seront perçues comme un vestige du passé. Pour l'immense majorité d'entre eux, l'écrasement sans état d'âme des mineurs est considéré comme un mal nécessaire.

The Guardian, 17/02/2024 :

Forty years on from the miners' strike, unions are flexing their muscles, *Larry Elliott*

While numbers may not have fully recovered the climate is now in very much in trade unions' favour

Forty years ago Britain was hurtling towards the pivotal industrial struggle of the postwar era. The National Coal Board, backed by Margaret Thatcher's government, wanted to close pits deemed to be uneconomic. The leadership of the National Union of Mineworkers opposed the plan.

The scene was set for a strike that went on for a year and which ended in defeat not just for the miners but for the trade union movement as a whole. The NUM had a formidable record of winning its battles and in the early 1970s had twice inflicted defeats on Ted Heath's government.

Losing to Heath's successor as Tory leader showed how times had changed. Unions were already restricted in what they could do by laws passed by the Thatcher government, but nonetheless it was a truly symbolic moment when the NUM reluctantly gave up the fight. It marked the transition from a manufacturing economy to one dominated by services in general, and financial services in particular. Unions were pushed on the defensive while employers were emboldened. The balance of power shifted in favour of capital over labour.

There is an argument for saying that the long 1970s began with Barbara Castle's doomed In Place of Strife, the attempt to reduce the power of trade unions in 1969, and concluded with the end of miners' strike in March 1985. In that 16-year period, the economy, politics and industrial relations all fundamentally changed. Thirty years after the end of the strike there was not a single deep coalmine remaining in the UK. In 2019, many of the constituencies that were once dominated by communities centred on their pits voted for Tory MPs.

All that said, the demise of organised labour has been exaggerated. The recent cost of living crisis has highlighted that in a tight labour market unions are quite capable of negotiating pay deals that protect the living standards of their members, and to organise strikes when the deals on offer from employers are deemed not to be good enough. That's proved to be the case even though the economy has been stagnant for the best part of the past few years. As Andrew Bailey, the governor of the Bank of England, pointed out in his evidence to the Treasury committee last week, it is highly unusual for unemployment to be so low when the economy is so weak. A jobless rate of below 4% only normally occurs when Britain is booming.

The pay bargaining success of unions such as Unite is all the more remarkable given that trade union membership is less than half what it was at its peak of 13.2m in 1979, and has actually fallen for the past two years. Figures from the Department for Business and Trade show that union membership is concentrated in the public sector, with private-sector membership the lowest on record. Unions no longer represent the blue-collar working class, which has shrunk markedly since the late 1970s. Two-thirds of today's union members have a degree.

Legally, life is a lot tougher for trade unions than it was in the 1970s. They have to jump through all sorts of hoops to abide by laws governing strike ballots and picketing before they can call their members out.

But unions now know how to keep on the right side of the law and have found that when – as now – unemployment is low and job vacancies are high, their bargaining position is strong. It is certainly a lot stronger than it was in the early and mid-1980s, when unemployment stayed above 3m for five years. And stronger, too, than it was in the early 1990s, when unemployment surged back above 3m for a second time. Employers today are reluctant to reduce their head count even when business is bad, fearful that they might have trouble recruiting staff when things eventually pick up.

That has removed the main method by which Thatcher's governments broke the trade unions in the 1980s – through the creation of what Karl Marx called a reserve army of the unemployed. The loss of jobs caused by mass factory closures in the early 1980s was responsible for a drop in private-sector union membership from which it never recovered. It has proved much harder for unions to recruit in the companies formed in the dominant service sector.

But unions have two important things going for them. The first is that there is little evidence of a new reserve army of the unemployed forming. Despite 14 increases in interest rates from the Bank of England between December 2021 and August 2023, Britain is effectively a full employment economy. A record number of people are inactive due to long-term sickness. Outsourcing of production overseas has gone into reverse. Both the Conservatives and Labour have both promised to reduce migration, which has hitherto boosted labour supply during the 21st century. The baby boomer generation is ageing, leading to fewer workers for each pensioner. AI might alter the dynamics of the labour market in the future, but for now demand for workers – both skilled and unskilled – looks as if it will remain strong.

The second factor is that Britain is about to elect a Labour government that has pledged to introduce a new deal for workers, including a ban on zero-hours contracts and the end of fire and re-hire.

The climate is a lot easier for unions than it was between 1980 – the start of Britain's rapid de-industrialisation – and the arrival of the pandemic four decades later. The fact that employers' organisations are lobbying hard for Labour to water down its plan for workers' rights speaks volumes. The golden age for employers, when fear of the dole queue meant they could call the shots, is over.

Illustration de l'article sur le site du Guardian :



Women show their support for striking miners in Barnsley, Yorkshire, May 1984. Photograph: Martin Jenkinson

Courrier international, 12/03/2024, reprenant l'article précédent :

Royaume-Uni. Quarante ans après la grande grève des mineurs, la revanche des syndicats britanniques

Le 12 mars 1984, 142 000 travailleurs du charbon cessaient le travail pour contester le projet de fermeture des houillères porté par la Première ministre Margaret Thatcher. Un an plus tard, le conflit sachevait dans une défaite cuisante et scellait la transition du pays vers une économie de services. Mais quatre décennies plus tard, note ce journaliste de gauche, le rapport de force entre

capital et travail semble enfin se rééquilibrer.

Il y a quarante ans, le Royaume-Uni s'engouffrait dans le plus grand conflit ouvrier de l'après-guerre. Le National Coal Board, l'organisme public de gestion des mines, soutenu par le gouvernement de Margaret Thatcher, voulait fermer les mines jugées peu rentables. Ce que refusaient les dirigeants du National Union of Mineworkers (NUM), le syndicat national des mineurs.

Tous les ingrédients étaient réunis pour le déclenchement d'une grève qui allait durer plus d'un an et qui se terminerait sur la défaite non seulement des mineurs, mais du mouvement syndical dans son ensemble. À l'époque, le NUM était pourtant une impressionnante machine de guerre qui, à deux reprises, avait su imposer ses vues au gouvernement conservateur de Ted Heath au début des années 1970.

Un moment profondément symbolique

Sa défaite face à la nouvelle cheffe du camp conservateur a été le révélateur d'un changement d'époque. Même si l'action des syndicats avait déjà été limitée par les nouvelles lois du gouvernement Thatcher, le moment où le NUM a fini par jeter l'éponge est resté profondément symbolique. Il a marqué la transition d'une économie industrielle à une économie dominée par le tertiaire en général, et les services financiers en particulier. Les syndicats se sont retrouvés en position défensive tandis que le patronat redoublait d'audace. Le rapport de force basculait en faveur du capital, au détriment du travail.

Certains arguent que cette longue transition a commencé en 1969 avec le livre blanc de la ministre travailliste Barbara Castle, *The Face of Strife*, qui visait à limiter le pouvoir des syndicats, et qu'elle ne s'est achevée qu'avec la fin de la grève des mineurs, le 3 mars 1985. Durant ces seize années, les relations économiques, politiques et industrielles ont été bouleversées dans ce pays. Trente ans après la fin de cette grève historique, il n'existait plus une seule mine de charbon souterraine au Royaume-Uni. En 2019, bon nombre de circonscriptions reposant autrefois sur l'extraction minière ont voté pour le Parti conservateur.

Succès remarquables

Cela étant, le déclin du syndicalisme a été largement exagéré. La récente flambée du coût de la vie a montré qu'en cas de tensions sur le marché du travail les syndicats sont parfaitement capables de négocier des augmentations de salaire qui préservent le pouvoir d'achat de leurs adhérents et d'organiser des grèves lorsque les offres des employeurs sont jugées insuffisantes. C'est ce que l'on observe alors même que l'économie stagne depuis plusieurs années. Ainsi que l'a souligné Andrew Bailey, gouverneur de la Banque d'Angleterre, durant sa récente audience devant la commission du Trésor, il est rare d'observer un taux de chômage si bas dans un contexte de si faible croissance. D'ordinaire, c'est pendant une phase d'expansion que le taux de chômage passe en dessous des 4%.

Les récents succès des syndicats comme Unite [la centrale publie régulièrement la liste des augmentations obtenues pour les salariés] sont d'autant plus remarquables qu'ils ne comptent même pas la moitié de leur nombre record d'adhérents – ils étaient 13,2 millions en 1979 – et que leurs effectifs ont même diminué ces deux dernières années. Les chiffres du ministère du Commerce montrent que les travailleurs syndiqués se concentrent dans le secteur public et qu'ils n'ont jamais été aussi peu nombreux dans le privé. Les syndicats ne représentent plus la classe ouvrière, en voie de disparition depuis la fin des années 1970. Deux tiers des membres des syndicats aujourd'hui sont des personnes diplômées.

L'armée de réserve a disparu

Sur le plan légal, les conditions d'exercice sont nettement plus difficiles pour les syndicats que dans les années 1970. Il leur faut respecter toutes sortes de règles tatillonnes avant de pouvoir appeler leurs membres à débrayer [pour qu'une grève soit légale, elle doit être votée à plus 50% des voix dans un scrutin réunissant au moins 50% des effectifs].

Les syndicats connaissent bien la loi à présent et savent que lorsque le marché est tendu – comme c'est le cas actuellement avec un taux de chômage faible et de nombreuses offres d'emploi –, ils sont en bonne position pour négocier. Bien meilleure en tout cas que dans la première moitié des années 1980, quand le pays a compté plus de 3 millions de chômeurs pendant cinq ans. Plus forte aussi qu'au début des années 1990, lorsque le nombre de chômeurs a de nouveau franchi ce seuil. Aujourd'hui, les entreprises rechignent à réduire leurs effectifs, même lorsque les affaires ne sont pas bonnes, de crainte de ne pas trouver le personnel nécessaire au moment de la reprise.

La conjoncture actuelle supprime de fait le levier principal qui avait permis au gouvernement Thatcher de faire céder les syndicats : l'existence d'une "armée industrielle de réserve", pour reprendre la formule de Karl Marx. Au début des années 1980, la fermeture de nombreuses usines a entraîné des destructions d'emplois massives, provoquant elles-mêmes un effondrement des effectifs syndiqués dans le secteur privé – dont les syndicats ne se sont jamais remis. Les employés du secteur tertiaire se sont révélés beaucoup plus difficiles à recruter pour les syndicats

Malaise du patronat

Les organisations des travailleurs ont toutefois deux atouts majeurs en main. Le premier est l'absence persistante d'une armée industrielle de réserve. Quand bien même la Banque d'Angleterre a relevé ses taux d'intérêt à quatorze reprises entre décembre 2021 et août 2023, le Royaume-Uni est toujours en situation de plein-emploi. On compte un grand nombre de personnes inactives en raison de maladies chroniques. Le mouvement de délocalisation de la production est en train de s'inverser. Les conservateurs autant que les travaillistes promettent de réduire l'immigration qui a alimenté l'afflux de main-d'œuvre pendant le siècle dernier. La génération des baby-boomers vieillit et il y aura bientôt moins de travailleurs que de retraités. Si l'est pas exclu que l'avènement de l'intelligence artificielle (IA) change le visage du marché du travail, pour l'heure la demande en travailleurs – diplômés ou non – a toutes les chances de se maintenir à un niveau élevé.

L'autre point fort des syndicats aujourd'hui, c'est la très probable élection d'un gouvernement travailliste [le Labour compte jusqu'à 28 points d'avance dans les sondages ; les prochaines législatives sont prévues avant janvier 2025], qui s'est engagé à prendre des mesures favorables aux travailleurs, notamment l'interdiction des contrats "zéro heure" et la fin des procédures de licenciement-réembauche immédiate.

Le climat actuel est bien plus favorable aux syndicats qu'entre les années 1980 – début de la désindustrialisation rapide du pays – et le déclenchement de la pandémie de Covid-19 quarante ans plus tard. L'âpreté des organisations patronales pour convaincre les travaillistes de diluer leur projet en faveur des travailleurs est extrêmement révélatrice. L'âge d'or du patronat, où la menace du chômage l'autorisait à dicter ses conditions, est révolu.

Illustration de l'article sur le site de [Courrier International](#) :



Le Monde, le 16 juin 2024, sur le contexte politique dans le comté de Durham aujourd'hui :

Dans le comté de Durham l'Angleterre oubliée des responsables politiques

Par Cécile Ducourtieux (comté de Durham (Angleterre))

Alors que les élections générales auront lieu le 4 juillet, l'ancienne région houillère n'est jamais parvenue à rebondir après la fermeture des mines, en dépit des promesses des gouvernements. Les électeurs ont tendance à renvoyer dos à dos travaillistes et conservateurs

La peinture délavée aux murs, le parquet qui craque et l'odeur de renfermé : la vaste salle de spectacle du *social welfare center* (le centre social) d'Easington, dans le comté de Durham (nord-est de l'Angleterre), semble tout droit sortie des années 1960, l'âge d'or de cette ville côtière, avant que la mine de charbon à côté de laquelle elle a été construite (sa raison d'être, son premier employeur), ne ferme définitivement en 1993, mettant 1 500 hommes au chômage.

Le *welfare center* était le cœur battant des villes minières, là où les familles se retrouvaient pour se distraire ou dans les grandes occasions. Mais leur identité collective, construite par l'expérience commune du danger sous terre et la fierté d'appartenir à l'élite de la classe ouvrière britannique, s'est en grande partie évanouie. Comme les autres ouvriers restés à Easington après la disparition de la *colliery* (la mine de charbon), Steve Fergus, 66 ans, le directeur du centre social, se sent abandonné. En cette mi-juin, à trois semaines des élections générales britanniques du 4 juillet, alors que le Labour fait la course en tête et que les conservateurs, au pouvoir depuis quatorze ans, s'enfoncent dans les sondages, il n'attend plus grand-chose des politiques.

« A côté du centre social, nous avions des terrains de tennis, de cricket, de foot. Tout a disparu. La situation de la ville est choquante : on manque de services publics, d'aides sociales, de écoles de qualité. Nous avons désespérément besoin d'emplois », insiste Steve Fergus, qui a travaillé seize ans dans la mine, jusqu'à sa fermeture. Il a été traumatisé par la grande grève de 1984 et 1985, à laquelle il a participé, ayant été emprisonné six mois au motif qu'il aurait frappé un policier. « J'ai été innocenté mais j'étais encore considéré comme un agitateur politique, les employeurs ne voulaient pas de moi », explique-t-il. Ils furent des milliers de grévistes comme lui dans le pays, cibles de la répression du gouvernement de Margaret Thatcher, qui avait déclaré la guerre aux syndicats.

Après ce mouvement social historique, les mines ont toutes fermé et 200 000 mineurs ont perdu leur emploi entre Durham, le Yorkshire et le Pays de Galles. Ces territoires n'ont depuis pas reçu l'attention ni les fonds dont ils avaient besoin pour se reconvertir et restent parmi les plus pauvres du pays : la pauvreté infantile atteint 34 % dans le comté de Durham, l'espérance de vie des hommes, 77,2 ans, est inférieure de 3 ans à celle du sud-est du pays. Lors du référendum de 2016, les habitants du comté de Durham ont voté à 58 % pour le Brexit, puis un bon nombre d'entre eux ont plébiscité Boris Johnson et ses promesses mirobolantes d'investissements en faveur du Nord. Si la circonscription d'Easington est restée Labour aux élections générales de 2019, celles de Darlington, dans le sud du comté, ou de Bishop Auckland, dans l'ouest, ont viré tory.

Vitres brisées, portes condamnées

La politique vendue par Boris Johnson et baptisée « *levelling up* » (rééquilibrage) par Downing Street, n'a eu qu'un effet négligeable. Le centre social d'Easington est l'un des derniers lieux de socialisation de la ville – presque tous les commerces ont fermé, sauf les tatoueurs et les nail bars. Mais il n'a pas reçu d'argent public pour son toit qui fuyait. Les habitants ont dû organiser un dîner de gala à six livres sterling la place pour payer de sommaires réparations. Christopher Follow, 57 ans, un entrepreneur en bâtiment natif de Blackhall, près d'Easington, répète souvent qu'à Londres, les politiques « *ne savent pas où on est sur la carte du pays. Ils pensent à Durham et se disent que ce n'est pas si mal* ». Il faut dire que le chef-lieu du comté, avec sa splendide cathédrale et ses rues pittoresques, offre un contraste saisissant avec les rues les plus délabrées de Blackhall ou de Horden, qui portent des numéros au lieu de noms, et où logeaient autrefois les mineurs.

Nombre de maisonnettes ont les vitres brisées et les portes condamnées à Blackhall. Ceux qui y vivent sont souvent happés par la drogue. « *La méthadone est un problème massif, la violence conjugale aussi, mais avec les coupes budgétaires des années d'austérité* [décidées par le gouvernement conservateur en 2010], *les policiers ne sont pas assez nombreux pour faire face* », assure Christopher Fallow « *Je n'ai jamais vu Graham Morris* [le député Labour d'Easington] *y déambuler, c'est trop dangereux, il se ferait maltraiter* », ajoute l'entrepreneur, qui a racheté des boutiques dans ce qui reste de la grand-rue de Blackhall, espérant enrayer sa désertification. Sans grand succès : « *Les gens n'ont pas d'argent à dépenser* », lance-t-il.

A 15 ans, il devait rejoindre son père à la mine de Blackhall mais elle a fermé juste avant, en 1981. Ce dynamique autodidacte, auteur d'un livre autobiographique (*Dragged up Proppa*, « Bien élevé », non traduit) ne croyait pas trop au « *levelling up* » de Boris Johnson et il n'attend pas grand-chose de Keir Starmer, le chef de file du Labour, dont le programme de gouvernement, présenté le 13 juin, emprunte aux conservateurs et prône la discipline budgétaire. A son niveau, il tente plutôt, avec sa campagne « *Proppa Jobs* » (« de bons emplois »), d'attirer des investissements dans l'ex-bassin minier de Durham « *On a tout pour rebondir: les terrains, la main-d'œuvre, les maisons pas chères. Nous avons besoin d'emplois corrects, pas précaires comme chez Amazon. C'est le seul moyen pour ces lieux de revivre* », insiste Christopher Fallow

« Il n'y a rien ici »

Croisé au Deputies d'Hornden, un ancien club de mineurs devenu un des derniers pubs de la ville, Lee Fallow, 35 ans, l'un des fils de Christopher Fallow dit son absence de confiance en les responsables politiques : « *Labour ou conservateurs ont les mêmes discours, on ne croit plus à ce qu'ils disent.* » Il montre un léger intérêt pour Nigel Farage, chef de file de Reform UK, le parti d'extrême droite, mais il n'a pas l'air encore décidé. Il est sans emploi : « *Il n'y a rien ici et on est isolés, les bus ne sont pas assez nombreux.* »

Devant son église, Sainte-Marie d'Hornden, le prêtre catholique Kyle McNeil tente de positiver : « *Les gens ont perdu espoir, mais ils sont résilients. Ils ont encore la foi et un fort attachement à leur communauté.* » Les seuls à s'être intéressés à Hornden, Blackhall ou Easington semblent être les cinéastes. Ken Loach, le chroniqueur des inégalités britanniques, a tourné à Easington des scènes de son dernier film, *The Old Oak*, et y a recruté des figurants – Steve Fergus a décroché un petit rôle. Dans les rues d'Easington ont également été tournées de nombreuses scènes du film *Elly Elliot*, de Stephen Daldry, « *Le principal frein à la reconversion de ces territoires est le manque de formations adaptées. A partir de 1997, avec le New Labour de Tony Blair* [dont la circonscription se situait dans le sud du comté de Durham], *des agences de reconversion des mineurs ont été mises en place avec des moyens et les fonds structurels européens pourvoient des millions par an au nord-est de l'Angleterre. Tout a été balayé par* [la politique d'] *austérité en 2010 puis par le Brexit* », souligne Joyce Liddle, enseignante à l'université de Northumbria. Les fonds « *levelling up* » de Boris Johnson sont surtout allés à Bishop Auckland, une des villes les moins mal loties du comté, passée pour la première fois des travaillistes aux conservateurs en 2019. « *Ces sommes sont très insuffisantes pour avoir un effet systémique, leur attribution n'a pas été pensée sur le long terme ni en fonction des besoins des habitants* », déplore John Shutt, expert en politiques publiques à l'université de Northumbria.

Cynisme des électeurs

L'adjoint au président du conseil du comté, le conservateur Richard Bell, ne cache pas son amertume : « *L'idée de "levelling up" était bonne mais la distribution des fonds était inefficace et coûteuse.* » Le comté a dû dépenser 1,3 million de livres (1,5 million d'euros) en frais de consultants pour monter ses dossiers de demandes de fonds – toutes les localités du pays étant mises en concurrence. « *On ne nous a dit qu'on n'était pas éligibles qu'après avoir monté les dossiers; il y a eu beaucoup de perte de temps et d'argent* », explique-t-il. M Bell refuse cependant de laisser dire que des populations ont été abandonnées dans le comté : « *C'est faux. A Hornden, nous avons débloqué 6 millions de livres sterling pour détruire les maisons les plus mal en point. Mais tout cela prend du temps* », explique l'élu. Pour autant, les promesses de Boris Johnson « *ont aggravé le cynisme des électeurs car elles ont créé une attente* » note son collègue Fraser Tinsley, conseiller travailliste au conseil du comté. *L'ex-premier ministre était populaire ici, les gens pensaient qu'il était différent. Ils sont déçus et j'ai peur du discours: "Tous les politiques sont les mêmes".* »

Autres ressources :

- Article de SudOuest, incluant des vidéos : <https://www.sudouest.fr/economie/social/il-y-a-40-ans-la-grande-greve-des-mineurs-de-charbon-dans-le-nord-de-l-angleterre-contre-margaret-thatcher-18921337.php>

- Article du Monde consacré au rôle des femmes de mineurs dans la grève : https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2024/07/20/au-royaume-uni-les-fieres-gardiennes-de-la-bataille-des-mines_6253138_4500055.html

- Reportage du journal télévisé d'Antenne 2 consacré à la fin de la grève des mineurs en mars 1985 : <https://enseignants.lumni.fr/fiche-media/00000004250/la-fin-de-la-greve-des-mineurs-en-grande-bretagne.html>

- Reportage d'un journal télévisé, expliquant que des enfants de mineurs en grève sont accueillis en vacances dans le nord de la France : <https://fresques.ina.fr/memoires-de-mines/fiche-media/Mineur01021/enfants-de-mineurs-anglais-en-greve-accueillis-dans-des-familles-du-pas-de-calais.html>

- Article du Monde relatif au gala annuel de Durham, la grande fête des travailleurs : https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2023/07/15/a-durham-le-gala-militant-des-travailleurs-britanniques_6182142_4500055.html

3) La dégradation du lien social

Les effets du chômage et de la misère sur le lien social, visibles dans le film, peuvent être mis en perspective avec les travaux de trois sociologues :

- L'enquête de **Lazarsfeld et son équipe** sur les effets des suppressions massives d'emploi sur la vie sociale d'une petite ville (Les chômeurs de Marienthal, 1933).
- L'enquête du sociologue anglais **Norbert Elias** (et John L.Scotson) sur une petite ville anglaise des années 1950 appelée Winston Parva, mettant en évidence les fractions au sein des classes populaires : eux et nous (Logiques de l'exclusion, 1997)
- La question du racisme dans la classe ouvrière est illustrée à travers la figure du père de l'auteur dans Retour à Reims de **Didier Eribon** publié en 2009.

❖ **Approche sociologique des chômeurs d'après l'enquête de Lazarsfeld, illustrée dans le film :**

L'effet de la fermeture des mines sur le lien social décrit dans le film peut être mis en parallèle avec l'ouvrage classique de Lazarsfeld paru en 1933 : Les chômeurs de Marienthal. Lazarsfeld et son équipe décrivent les effets sur la vie sociale de la fermeture de l'usine textile, principal employeur de la ville.

La fermeture des mines, dans les années 1990, dans le comté de Durham a des effets destructeurs identiques sur le lien social, encore vingt ans après.

Le film permet d'illustrer **la fonction intégratrice du travail** dans ses différentes dimensions :

- la perte du travail entraîne la chute des revenus : la pauvreté des familles d'ex mineurs est visible dans le film.
- le travail est porteur d'un **sentiment d'appartenance fort à un groupe professionnel** fondé sur une identité professionnelle.

- le travail et l'emploi participent à la **socialisation** des individus, lesquels incorporent des normes, des valeurs (la solidarité), des manières d'agir.
- le travail est un **lieu de sociabilité**, remplacé dans le film par le pub.

Extrait de : L'essentiel pour comprendre le marché du travail, Laurent Braquet, Gualino éditeur, Lextenso éditions, coll. Les Carrés, 2014.

Dans son étude sur la ville de Marienthal en 1931 (*Les chômeurs de Marienthal*), minée par le chômage, le sociologue Paul Lazarsfeld (1901-1976) et son équipe montraient déjà que le travail, outre sa fonction d'apporter un revenu, remplit cinq fonctions indispensables :

- il impose une structure temporelle de la vie ;
- il crée des contacts sociaux en dehors de la famille ;
- il donne des buts en dépassant ses visées propres ;
- il définit l'identité sociale ;
- il force à l'action.

Extraits de l'ouvrage *Les chômeurs de Marienthal* :

Extraits du livre Pages 67-68 : Mme P : « Autrefois, la vie était magnifique à Marienthal, même l'usine, c'était une distraction. L'été, on allait se promener et tous ces divertissements... ! Maintenant je n'ai plus envie de sortir » Mme L : « J'ai connu mon mari à Bruck, quand il était à l'armée. J'y étais avec l'équipe de football. À l'époque, quand elle se déplaçait, tout Marienthal suivait. » Mme S : « Autrefois, les enfants avaient toujours des cadeaux, des vêtements, des jouets, tout ce qu'ils voulaient, ils l'avaient. Au moment des fêtes, j'allais toujours faire des achats à Vienne » MB : « Autrefois, j'allais souvent danser avec ma femme ; il y avait de la vie à Marienthal. Maintenant en comparaison, tout est mort. » [...] la vie à Marienthal même était animée. [...] Marienthal donnait même le ton en matière de mode dans les villages alentour. Les organisations politiques étaient très actives. On y lisait beaucoup, on y discutait beaucoup, on y agissait beaucoup. Et le centre de toute cette vie était l'usine. Celle-ci n'était pas seulement un lieu de travail, mais aussi le centre de la vie sociale.

Pages 68-69 M L raconte : « Quand je suis revenu, je n'avais plus envie d'être cordonnier. Je voulais aller à l'usine. C'était plus agréable. Comme cordonnier, on est assis toute la journée avec deux ou trois personnes ; à l'usine, c'est différent, on a une foule de camarades, et, quand le travail est fini, on est vraiment libre et on peut prendre du bon temps » Mme W : « Bien sûr, avant, j'avais beaucoup de travail à l'usine mais c'est cette époque-là que je préfère. J'aimais bien travailler, on voyait plus de gens. » Tout cela a disparu. L'usine est devenue silencieuse.

Pages 70- 71 Il ne faut pas dire, comme on le fait souvent, que le chômeur peut utiliser son temps libre à se cultiver. Si l'on s'arrête au temps libre dont il dispose, on peut certes s'étonner du déclin d'intérêt pour la lecture ; mais si l'on prend en considération l'ensemble de la situation, on verra dans ces chiffres une illustration de l'attitude générale des chômeurs. Les gens eux-mêmes l'expriment sans détour : MS : « Je passe la plupart de mon temps chez moi. Depuis que je suis au chômage, je ne lis presque plus. On n'a pas la tête à ça. » Mme F : « Autrefois, je lisais beaucoup, j'avais lu presque tous les livres de la bibliothèque. Maintenant, je lis moins. Mon Dieu, on a bien d'autres soucis ! » [...] le rétrécissement du champ d'activité a transformé le fonctionnement de certaines institutions, et [...] ces modifications ont également atteint la vie privée des chômeurs. La politique est le domaine où ce phénomène est le plus sensible.

Page 110 Nous comprenons particulièrement bien la remarque « Autrefois, je faisais plus de choses pour moi » lorsque nous nous reportons à l'emploi du temps de l'ouvrier viennois. Le sentiment de n'avoir du temps libre qu'en quantité limitée pousse à réfléchir

à son utilisation. Le sentiment d'un temps totalement illimité rend tout horaire inutile. Ce qu'on pourrait faire avant le déjeuner, on pourra tout aussi bien le faire après, ou le soir ; et la journée s'achève sans qu'on l'ait fait. ...] Quand l'heure a perdu sa signification, on ne peut en faire une unité de mesure du temps.

Page 115 On le voit, le peu d'horaire qui reste encore ne peut même plus être respecté. Car la ponctualité n'a plus de sens dès lors qu'il n'y a plus aucune échéance obligatoire.

Page 117 Malgré le surcroît de travail, les femmes souhaiteraient retourner à l'usine, et pas seulement pour des raisons matérielles ; l'usine a élargi leur horizon, enrichi leur vie sociale, ce qui leur manque maintenant. Mais elles n'ont pas perdu la notion du temps comme les hommes. Enfin, si nous considérons de nouveau le village dans son ensemble, nous constatons une autre modification du rythme de vie. Les dimanches et jours de fête ont perdu leur signification. Le bibliothécaire rapporte que les emprunts de livres, autrefois particulièrement nombreux ces jours-là, ne connaissent plus cette variation périodique. Dans le domaine économique, les fins de semaine et de mois ont été remplacées par le paiement bimensuel des allocations. Le rythme hebdomadaire n'a plus de sens que pour les écoliers, qui le transmettent dans une certaine mesure à leur famille. [...] à un monde plus pauvre en événements et en sollicitations correspond une perception appauvrie du temps.

Pages 119-120 Bien plus que la misère matérielle, ce sont le fatalisme et le manque de perspectives qui paralysent tout le monde. Pages 123-124 Les gens perdent peu à peu leurs traditions ouvrières et professionnelles. Ils vivent le fait d'être chômeur comme une appartenance à un groupe social spécifique. Cela se manifeste moins chez les plus jeunes, qui ont encore le souvenir récent du métier qu'ils ont appris, ou chez les plus âgés, chez qui les traditions professionnelles sont bien ancrées. Le risque de perte de la mentalité ouvrière est le plus élevé dans le groupe intermédiaire qui une fois déjà, pendant la guerre, a été arraché à son travail. Pages 128-129 Le fait que les relations personnelles aient mieux résisté au chômage que les relations au travail ou aux institutions sociales illustre une règle psychologique plus générale, sur laquelle nous voulons simplement attirer l'attention. Nous approchons de la fin de ce rapport. Nous avons pu voir de façon assez précise quelles sont les ressources des habitants et comment ils les utilisent. La pression matérielle s'accroît lentement mais constamment. Nous avons constaté ses effets et comment les chômeurs y font face. Les souhaits sont de plus en plus limités ; le champ des objets et des institutions auxquelles on recourt se restreint chaque jour davantage. L'énergie qui reste se concentre sur le maintien d'un espace vital de plus en plus limité. Nous avons vu qu'une autre caractéristique de ce rétrécissement est la dégradation sensible de la perception du temps, qui perd son rôle de structuration des activités quotidiennes. Seules les relations interpersonnelles semblent à peu près épargnées. Nous avons distingué divers types d'attitudes : une attitude plus active, plus confiante que la catégorie la plus représentative des résignés, et deux autres, plus abattues et désespérées. Mais nous avons finalement supposé qu'il ne s'agissait sans doute que des stades successifs d'un déclin psychique, parallèle à la réduction des ressources et des réserves. Au dernier stade se trouvent le désespoir et la ruine.

❖ Analyse d'après N. Elias : les logiques de l'exclusion

Elias met en évidence les dynamiques de l'exclusion à l'œuvre dans une petite ville anglaise dans les années 1950. **Au sein des classes populaires, les plus anciens tracent une ligne de frontière entre Nous, ouvriers installés de longue date** dans la commune, et réputés respectables et **Eux, nouveaux venus mal considérés**. Elias illustre la **dynamique de mise à distance d'un groupe au sein d'une population, pourtant homogène et proche socialement globalement**, évoquant la logique de racisme sans classe.

- Même si, dans le film, la différence culturelle entre les familles de mineurs et les réfugiés syriens paraît plus marquée, au fond, les mêmes mécanismes sont à l'œuvre car **Ken Loach cherche à souligner ce que partagent ces populations, plus que ce qui les divise**.

❖ Retour à Reims, D. Eribon : le racisme dans certaines franges de la classe populaire :

Extrait de *Retour à Reims, D. Eribon*

Sur le site de l'éditeur : *Après la mort de son père, Didier Eribon retourne à Reims, sa ville natale, et retrouve son milieu d'origine, avec lequel il avait plus ou moins rompu trente ans auparavant. Il décide alors de se plonger dans son passé et de retracer l'histoire de sa famille. Évoquant le monde ouvrier de son enfance, restituant son ascension sociale, il mêle à chaque étape de ce récit intime et bouleversant les éléments d'une réflexion sur les classes, le système scolaire, la fabrication des identités, la sexualité, la politique, le vote, la démocratie..*

La captation par l'extrême droite de l'ancien électorat communiste (ou électeurs plus jeunes qui votèrent d'emblée pour le Front national ; puisqu'il semble que les enfants d'ouvriers aient alors voté pour l'extrême droite plus facilement et plus systématiquement que leurs aînés) fut rendue possible ou facilitée par le racisme profond qui constituait l'une des caractéristiques des milieux ouvriers et populaires blancs. Des phrases qui allaient fleurir dans les années 1980 contre les familles maghrébines, telles que « on est envahis, on n'est plus chez nous », « Y en a que pour eux, ils vivent avec les allocations familiales et il n'y a plus rien pour nous », et ainsi de suite *ad nauseam* avaient été précédées, pendant au moins trois décennies par des façons radicalement hostiles de percevoir les travailleurs venus du Maghreb, de parler d'eux et de comporter avec eux.

Cette hostilité se manifestait déjà pendant la guerre d'Algérie (...), mais elle redoubla tout au long des années 1960 et 1970. Le mépris des français à leur égard s'exprimait notamment dans le tutoiement systématique qui leur était réservé(...)

Quand mes parents obtinrent, au milieu des années 1960, un appartement dans une cité HLM située aux confins de la ville, où j'allais vivre de 13 à 20 ans, l'immeuble n'était occupé que par des Blancs. C'est vers la fin des années 1970- j'étais parti depuis longtemps déjà- que s'installèrent les familles maghrébines, qui devinrent rapidement majoritaires dans tout le quartier. Ces transformations provoquèrent une exacerbation spectaculaire des pulsions racistes qui s'exprimaient depuis toujours dans les conversations de la vie quotidienne. Mais, comme il s'agissait de deux niveaux de conscience qui ne se recoupaient que très rarement, cela n'interférait pas avec les choix politiques réfléchis que ce soit le vote pour un parti- « le Parti »- qui avait milité contre la guerre en Algérie, l'adhésion à un syndicat-la CGT- qui, officiellement, dénonçait le racisme, ou encore, plus généralement, la perception de soi comme ouvrier de gauche. (...)

En fait, quand on votait à gauche, on votait en quelque sorte contre ce type de pulsions immédiates, et donc, contre une partie de soi-même (...). Ces sentiments racistes étaient certes puissants (...). Mais ils ne se sédimentaient pas comme le foyer central de la préoccupation politique. (...)

A la réflexion, cependant, j'en arrive à me demander si le racisme de ma mère, et le mépris virulent qu'elle (fille d'un immigré) afficha toujours à l'égard des travailleurs immigrés en général, et des « Arabes » en particulier, ne fut pas un moyen pour elle, qui avait appartenu à une catégorie sociale constamment rappelée à son infériorité, de se sentir supérieure à des gens plus démunis encore. Une manière de se construire une image valorisante d'elle-même, par le biais de la dévalorisation des autres, c'est-à-dire une manière d'exister à ses propres yeux.

Pendant les années 1960 et 1970, le discours de mes parents, et surtout celui de ma mère, mêlait déjà deux formes de partage entre « eux » et « nous » : le partage de classe (les riches et les pauvres) et le partage ethnique (les « Français » et les « étrangers »). (...)

AUTRES RESSOURCES SUR LA THÉMATIQUE : TV, BD, CINÉ :

Les réfugiés de Saint Jouin, un documentaire réalisé par Ariane Doublet en 2017

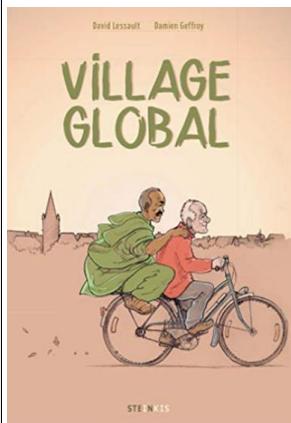
Ce documentaire est visible sur artetv jusqu'en avril 2025 : <https://www.artetv.fr/videos/067841-000-A/les-refugies-de-saint-jouin/>

Synopsis et commentaire sur le site artetv :

Saint-Jouin-Bruneval, sa plage de galets, son Proxi, sa charcuterie... Située entre Le Havre et Étretat, cette paisible commune du pays de Caux est brusquement rattrapée par l'actualité quand son maire convainc le conseil municipal d'accueillir une famille de réfugiés, au nom des valeurs de la République [le film a été tourné en 2016]. Bientôt, des bénévoles se mobilisent avec une ardeur candide pour repeindre et aménager un appartement vacant ("*les musulmans aiment les tapis, ils mangent parfois à même le sol*"), tandis que d'autres redoutent l'irruption des étrangers dans leur quotidien. Sur une porte, un graffiti rappelle aussi la présence du Front national, devenu la première force électorale. Alors que l'attente se prolonge, en raison des attermoissements de la préfecture, le garde champêtre, sanglé dans son uniforme "police rurale", recueille en silence mais sans en penser moins les réactions au projet. Jusqu'à l'installation des réfugiés syriens reconnaissants : le père, ancien journaliste déjà opposant à Hafez el-Assad, la mère, leur fils, son épouse et leur bébé.

Loin de toute dramatisation, Ariane Doublet capte, d'une caméra tranquille et amusée, les réactions, au fil d'une chronique drôlatique aux accents de Tati. Aux préjugés enthousiastes ou hostiles succède l'étonnement charmant de la rencontre. Car cette famille ouverte, curieuse et cultivée – un père francophile épris de poésie et une mère à l'humour contagieux – conquiert promptement la petite communauté, partageant avec pudeur sa douloureuse expérience comme ses premières impressions normandes. La crainte des différences glisse alors vers une confiance joyeuse en soi-même et en l'autre, offrant le visage hospitalier d'une République terre d'asile.

Village global (Damien Geffroy et David Lessault, Steinkis, 2019), un roman graphique, dont l'action se déroule dans le Maine et Loire :



Mazé, petite commune paisible... jusqu'à ce que le maire annonce la rénovation de la vieille chapelle... dans le but d'accueillir des réfugiés ! Les réactions ne tardent pas. Bien décidés à s'opposer à cette décision, certains habitants fondent le GRI.NC (Groupe de Résistance à l'Invasion de Nos Campagnes) tandis que d'autres organisent l'accueil... Toute ressemblance, ou similitude avec des personnages et des faits existants ou ayant existé, ne serait que pure coïncidence !

Les barbares film réalisé par Julie Delpy en 2024



Synopsis du film sur le site allociné :

A Paimpont, l'harmonie règne : parmi les habitants, il y a Joëlle - l'institutrice donneuse de leçons, Anne - la propriétaire de la supérette portée sur l'apéro, Hervé - le plombier alsacien plus breton que les Bretons, ou encore Johnny - le garde-champêtre fan de... Johnny. Dans un grand élan de solidarité, ils acceptent avec enthousiasme de voter l'accueil de réfugiés ukrainiens. Sauf que les réfugiés qui débarquent ne sont pas ukrainiens... mais syriens ! Et certains, dans ce charmant petit village breton, ne voient pas l'arrivée de leurs nouveaux voisins d'un très bon œil. Alors, au bout du compte, c'est qui les barbares ?

Bande-annonce : https://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=305780.html

LES LIENS AVEC LES PROGRAMMES

Niveau	Discipline	Points de programme
4 ^{ème} /3 ^{ème}	Français	-La fiction pour interroger le réel -Agir dans la cité : individu et pouvoir
	Anglais	-Rencontre avec d'autres cultures
2 ^{nde}	Français	Le récit : -Le roman et le récit du XVII ^e siècle au XXI ^e siècle -Individu, morale et société
	Anglais	l'art de vivre ensemble : -Le village, le quartier, la ville -Représentation de soi et rapport à autrui -Les univers professionnels, le monde du travail
	EMC	Garantir les libertés, étendre les libertés : les libertés en débat Les libertés économiques et les droits sociaux : accès aux droits et protections sociales.
	Option CAV	Le personnage de cinéma
1 ^{ère}	Philosophie	Le devoir. Le travail. La justice. La religion. La conscience.
	Spécialité CAV	Les genres : le drame social (avec aspects de comédie et de thriller)
	EMC	Axe 1 : Le lien social, fondements, fragilités et recompositions
	Spécialité SES	Le foyer, la socialisation, la déviance et la délinquance Comment se construisent et évoluent les liens sociaux ?
	Français	Le récit : -Le roman et le récit du XVII ^e siècle au XXI ^e siècle -Individu, morale et société
	Histoire	Le monde depuis 1945
1 ^{ère} technologique ST2S	STSS	la cohésion sociale, inégalités sociales et territoriales ; précarité, pauvreté et exclusion ; émergence d'un problème social et sa reconnaissance par la collectivité ; l'assurance et la protection sociale
	ETLV	diversité et inclusion/bien être et cohésion sociale
Terminale	Spécialité SES	Comment lutter contre le chômage ? Les mutations du travail et de l'emploi La protection sociale et la justice sociale
	Philosophie	Le devoir. Le travail. La justice. La religion. La conscience. La culture. La société et les échanges. Le travail et la technique.
1 ^{ère} et Terminale	Anglais	Espace privé et espace public Identités et échanges

Spécialité Lycée	HLP	Les représentations du monde La recherche de soi
	LLCE Anglais	Rencontres Diversité du monde anglophone

RESSOURCES EN LIGNE

RESSOURCES PRÉSENTÉES SUR LE FILM ET SUR SON AUTEUR :

PODCASTS RADIO :

❖ **Rencontre avec Ken Loach et Paul Laverty, son scénariste, autour du film, sur France culture :** <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/ken-loach-et-paul-laverty-2716325>

❖ **Point de vue critique dans l'émission Le masque et la plume sur France Inter (voir p. ...) :** <https://www.radiofrance.fr/franceinter/the-old-oak-pourquoi-l-humanisme-de-ken-loach-fait-il-toujours-autant-de-bien-6114425>

❖ **L'économie selon Ken Loach dans l'émission Entendez-vous l'éco ? sur France Culture :** <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/entendez-vous-l-eco/l-economie-selon-ken-loach-9592120>

En quoi les films de Ken Loach dénoncent-ils les inégalités socio-économiques dans l'Angleterre néolibérale des années 80 ?

Avec

- Clémence Fourton, maîtresse de conférences en études anglophones à Sciences-Po Lille
- Anne-Lise Marin Lamellet, maîtresse de conférences en études anglophones à l'Université Jean Monnet à Saint Etienne, spécialiste du cinéma britannique

De 16mn42 à 18mn26 : réflexion sur l'usage de l'argot dans les films de K. Loach, prétexte à la censure)

De 18m26 à 20mn : présentation du film par la journaliste puis extrait d'une scène du film en anglais avec sur-traduction : conversation au pub à propos de l'arrivée des migrants syriens /

De 20mn à 23mn environ : analyse du film The Old Oak du point de vue de deux économistes.

CRITIQUES PRESSE ÉCRITE :

Télérama : <https://www.telerama.fr/cinema/the-old-oak-avec-ken-loach-la-fatigue-la-peur-mais-jamais-le-renoncement-7015766.php>

Article mitigé – Libération : https://www.liberation.fr/culture/cinema/the-old-oak-de-ken-loach-lieu-commun-20231024_ZWVK3DAYRBCILP6AB7HSD73W44/?redirected=1

Critique négative - Libération : https://www.liberation.fr/culture/cinema/festival-de-cannes-the-old-oak-de-ken-loach-bar-et-bar-et-se-retame-20230526_LZ4RDKGRZNABDD2DE2VI675XFE/

Etc

Liens vers des VIDÉOS : interview Loach / Laverty –

La vie ouvrière - 17 mn : <https://www.google.com/search?client=firefox-b-d&q=critique+the+old+Oak#fpstate=ive&vld=cid:89905cba,vid:O3PD5Pva6Lg,st:0>

TV5 monde – 4 mn + extraits du film (mais montage du propos un peu confus) : <https://www.youtube.com/watch?v=2jaN3f7nPRI>

DOSSIER PÉDAGOGIQUE : À l'usage de tous.tes mais plus particulièrement des enseignant.es en ANGLAIS :

⇒ **Le dossier pédagogique de « Zéro de conduite »** (rédigé par Aurélie Duchaussoy et Vital Philippot):

Un outil didactisé, très intéressant, comprenant :

- **Une interview de Ken Loach** (p.3 à 6), elle-même extraite du dossier de presse du film Le Pacte (dont nous restituons de larges fragments ici également).

- **Des repères (p.7 à 9) :**
 - **Sur les villes minières du Nord de l'Angleterre**
 - **Sur la xénophobie dans l'Angleterre post-Brexit**
 - **Sur la place du PUB dans la société anglaise**
- Une carte de l'Angleterre qui permet de situer l'intrigue du film et qui propose une cartographie des films de Ken Loach (p. 9)
- **Un dossier pédagogique à l'attention des enseignant.es en Anglais au lycée** (exploitable également au collège) centré sur les personnages, la compréhension de l'intrigue, le réalisateur ... Entièrement rédigé en anglais.

Ressources :

-Population et sociétés, 2016 : <file:///Users/anne/Downloads/un-million-de-migrants-arrive-sans-visa-en-europe-en-2015-qui-sont-ils.pdf>

-La question migratoire au coeur du référendum sur le Brexit (avec des Unes de tabloïds anglais qui peuvent être exploitées en classe) :

https://theconversation.com/la-question-migratoire-au-coeur-du-referendum-sur-le-brexit-61101?gad_source=1&gclid=Cj0KQCQiA0MG5BhD1ARIsAEcZtwRnQQUZr7KwfZ-6V9oTikgparmiN26OEAO1VnrDBI6sBJepxbBNjElAlkSEALw_wcB

-Le RU et l'immigration, émission d'avril 2024 : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-cartes-en-mouvement/le-royaume-uni-face-a-l-immigration-9728336>

-Le RU face à la crise migratoire de 2015 dans France 24 : <https://www.france24.com/fr/20150906-royaume-uni-pret-a-accueillir-15-000-refugies-syriens-migrants-ue-cameron>

Rédaction de la fiche exploratoire :

- Anne Décultot, enseignante en SES
- Christine Boursier, enseignante en Lettre et Cultures de la communication

Festival Premiers Plans d'Angers 2024